

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Spectateur catholique, tome V, Bruxelles ; Paris, Janvier 1900 (n°25).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

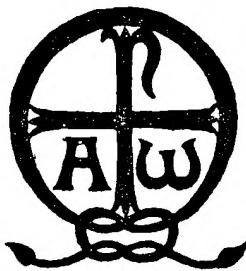


le Spectatevr catholique

TOME V

Juillet-Décembre 1900

**FIDES
QVAERENS
INTELLECTVM**

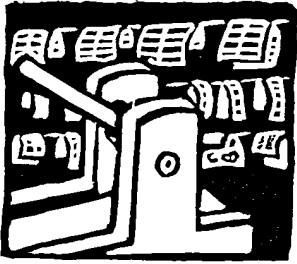


**FIDEM
QVAERENS
INTELLECTVS**

BUREAUX DU SPECTATEVR CATHOLIQUE

BRUXELLES
25, rue des Chevaliers.

PARIS
44, avenue du Maine.



LA BÉNÉDICTION DES PRESSES D'IMPRIMERIE ET PLUS SPÉCIALEMENT DE CELLE DU SPECTATEUR.

« Ite et docete »

Sur les instances de Saint Jean Porte Latine, patron des imprimeurs et marchands de lettrines, faites, Dieu tout-puissant, que la presse présente soit exacte, solide et précise et pesante, pour que d'une encre noire ou rouge se colorent également, rapidement, profondément les pores du papier Japonais dont les fibres de soie ont un parfum d'encens, d'opium et de noix, du papier Hollandais aux larges filigranes Zonen Van Gelder dans la trame diaphane, du papier d'Epinal, du Bristol et de l'Ingres, et, sous la pression roulante des cylindres, s'imprimeront en Non Pareille et Grand Romain, en Cicero, Palestine et Saint Augustin, les Almanachs donnant les phases de la lune, un combat de brigands tués à Pampelune, le nombre d'or, l'épacte et le cycle solaire le capricorne et les gémeaux, le sagittaire, les travaux de Janvier, les foires du royaume et les prédictions de Mathieu de la Drôme :

« Quand il pleut à la Saint Aubin
Il n'y aura ni foin ni lin. »

« Deux février, la Chandeleur,
L'hiver s'apaise ou prend vigueur. » ;

les règles du piquet et les astronomies ;
puis les grands atlas dont la Mésopotamie
heureuse se déroule aux rives de l'Euphrate,
sous le soleil dorant les figues et les dattes ;
puis les tout petits vers faits sans esprit de lucre
et dont l'encre déteint sur la couleur du sucre :

« Armand vous avez su me plaire
allons nous en chez le notaire »

« De l'amour le trait le plus rude
est celui de l'incertitude »

« Ciel moutonné, femme fardée
ne sont pas de longue durée » ;

puis les mirlitons bleus et ronds, qu'allégorise
la spirale ascendante et mince des devises :

« Vivons chère Julie
pour l'aimable folie »

« Adieu beaux jours de nos amours
je vous regretterai toujours » ;

puis les drapeaux des pèlerins de Montaigu,
les plaintes que vend, lorsque l'orgue s'est tu,
vers le déclin pluvieux et morne des dimanches
l'aveugle dont on voit les deux prunelles blanches ;
puis les livres joyeux où ruissent les rimes,
ceux qu'à de rares exemplaires on imprime,
les traités dévoilant les mystères occultes
et tels autres voués, Seigneur, à votre culte,
le Pentateuque de Moïse et les Glossaires,
les Rituels et les Missels, les Bréviaires,
les Eucologues, les Psautiers, les Florilèges,
les Bibles qu'on ne peut lire sans privilège ;
tous les infolios, les bouquins, les grimoires,
pesant sur les lutrins, rangés dans les armoires,
tous papiers d'étude ou de rue ou de joie,
Virgile, Phèdre, Horace et la prise de Troie,
livres de magie blanche ou de droit ou de messe,
faites qu'ils sortent tous noirs et blancs de la presse !
Bénissez les leviers et les lettres de plomb
qui dans le composteur étendent leur leçon
afin qu'ayant formé tour à tour des vocables
ayant un sens charmant, sévère ou profitable
jamais un sens pervers ou vil ne les ramène.
Répandez-les ! Répandez-les ! Qu'ils soient la graine
d'où monteront en longs et flexibles épis
les souverains enseignements du Saint Esprit.

Faites surtout, Seigneur, que notre destinée
se poursuivant au cours heureux de cette année,

— Al wat de Boschman plant
gedije voor het land —

et que le SPECTATEVR à ses amis apporte
à chaque mois, un peu de bonheur, sous la porte.

THOMAS BRAUN.



CRÉPVSCVLE BRETON

gravé sur bois par
HENRY BRAUN

d'après le dessin d'
YVES BERTHOU



LORSQUE L'ON JOUERA DE L'ORGUE...

Lorsque l'on jouera de l'orgue pour nous seuls,
dans l'église,
elle aura des gouttes d'azur sous les cils,
des larmes de bienheureuse...

Mais où est celle qui est assez pure
pour mon âme qui est une cloche
d'église paysanne enfouie sous des aristoloques ?
Fiancée, où es-tu ?

Ah ! si l'âme de mes roses blanches de Juin
souffle à tes lèvres de rose-Bengale :
lave ton corps, ô trembleuse, mets tes sandales,
et viens.

Quitte le monde amer et viens dans la cellule
de mes recueils,
d'où l'on entend courir l'eau vive sous les menthes
que le soleil blanc consume.

Pour toi, j'ai préparé la fraîcheur verte de mes rêves
où dorment des brebis.
Pour toi, j'ai un collier de cailloux blancs des grèves
lavés à l'eau des puits.

Si tu arrives lasse, je m'agenouillerai
et délieraï tes sandales.
Tu n'auras qu'à laisser tomber sur mon épaule
ta tête, et je te porterai.

La maison blanche emplie d'une rumeur dorée
célébrera ta venue.
Ta sieste rêvera de la fraîcheur des cruches,
sur mon lit où je t'étendrai.

Et, pleurant d'amour, j'irai dans le blanc solstice,
suivi de mes chiens harassés,
sonner la cloche en fleurs des plus pauvres églises
pour annoncer la Fiancée.

FRANCIS JAMMES.

(Orthez, 1899).





LA TERRE PROMISE

*Le mal qui ne pardonne point
Mord déjà ma chair douloureuse.
O jours de joie et de jeunesse heureuse,
— Encore qu'un peu tristes — jours lointains,
Tombés aussi vous tous, beaux jours, et pour jamais,
Dans la mer sans rivage du Passé.*

*Devant vous, devant moi, l'Espoir, des fleurs aux mains,
Frère cadet toujours souriant et vermeil,
Gambadait par la route ou morose ou joyeuse,
Où, par les jours d'orage ou de soleil,
Nous envoyait notre destin.*

*Puis nous avons cueilli des fruits aux vergers d'or
Et nous avons dormi sous les étoiles froides ;
La Vierge douce, sur notre sommeil,
Tissait des voiles
Et nous buvions les premiers rayons du matin.*

*Oh ! ces réveils au chant de l'alouette !
Et ces chansons des ruisseaux dans les roches !
Et la fraîcheur du corps humide de rosée !
Et ce n'était pourtant que la terre d'exil !*

*Mais déjà nous pensions à la Terre Promise...
Comme si nous dussions rester jeunes toujours,
Tous nos rêves étaient admirables et fous ;
Et parmi les splendeurs de ces royaumes
Mon frère me chantait les édens convoités.*

*Comment ? pourquoi suis-je donc descendu
Au fond de ces enfers modernes,
Emplis du ronflement formidable des forges ?
Où les pilons tordent les métaux durs,
Où les lames tranchent leurs masses sans effort.*

*A ces engins complaisamment vantés,
Le long des œuvres de mensonge,
Par la sottise inconcevable,
Par l'ignorance ou la duplicité,
Concubines du Capital, roi de ce monde,
J'ai livré mon corps et mon âme.*

Et mon cœur a senti ses sources se tarir...

*O mon pauvre, mon pauvre rêve puévil !
Carbonisées tes ailes frêles de lumière !
Broyé ton corps de roses et de lis !
Et maintenant ce sont tes lambeaux que je porte,
En les pressant jalousement encore
Tel qu'une mère caressant l'enfant blessé.*

*Espoir, ami des jours verts et bleus que je pleure,
Ici tu ne pouvais me suivre.
En ces cavernes de douleur,
L'Espoir, tout de fragilité, ne saurait vivre...
Ah ! les paroles d'épouvante du Poète !
Que ne les vis-je point flamboyer sur la porte !...
— Fuyez tous ! Nul n'a droit à la miséricorde
En ces gouffres dont j'ai parcouru tous les cercles —
Parfois tu m'apparais là-haut, faisant des signes,
Sur la clarté dressant des fleurs en gerbes.
Mais pourrais-je monter encore vers le jour,
Quand mon destin, dans ses entraves invisibles,
Semble me retenir ici
Pour toujours ?
Si tu pouvais descendre jusqu'à moi,
Tu me délivrerais de moi-même et j'irais
Par les chemins perdus et les sentiers des bois
Vers la Terre qui m'est plus chère que jamais.*

*
* *

*C'est vers Toi que je crie ma détresse, Seigneur !
Ah ! c'est le cri d'une âme qui désira vivre !
— Toi seul tu sais, pourtant, comment elle a vécu ! —
Ma nature devait m'attacher à la Terre
Et l'Industrie, rouge de meurtre,
Cette infatigable ouvrière
Du règne de Satan, m'a pris et m'a vaincu.*

*Oh ! m'évader ! reconquérir ma liberté !
Mais ne serait-il point trop tard pour en jouir ?
Mes liens moins serrés, voici que ma fierté
Se redresse au moment où la mort va venir.
Me faudra-t-il mourir comme mourut Moïse,
Lorsque je vois enfin cette Terre Promise,
Dans le lointain de brume ériger ses contours !
Ah ! tomber sur l'ingrate terre,
Ici,
Et quand mes pas, en moins d'un jour,
Me porteraient aux contrées de mes rêves !*

*Cependant je n'ai point douté de ta parole,
Comme le Conducteur du Peuple Élu.
Ta manne devant moi n'est jamais descendue,
Mais j'ai vanté, Seigneur, ta justice et ta gloire.
Partout j'ai désiré qu'en frères tous les hommes
Se prosternassent devant Toi,
Se tenant par la main, ainsi que des enfants,
Sous ton geste d'amour clément
De père et d'ami qui pardonne.
Mon cœur a-t-il connu la haine ?
Fut-il jamais injuste envers les autres ?
Je vivais de leurs joies, je mourais de leurs peines
Et je ne fus jamais blessé que par leurs fautes.*

*J'en vois qui reviennent chargés de beaux fruits tendres,
D'autres qui vont d'un pas alerte les cueillir ;
Et dans ma bouche amère tout prend le goût de cendre
Et mes pieds déchirés sont trop las pour partir.
C'est là-bas seulement que je rajeunirais,
Que le sang roulerait en tumulte, en mes veines...
Ah ! qui me portera sous les noires forêts,
Ou dans les clos aux murs croülants de ravenelles !*

*Je vois à travers mon passé et mes ancêtres
Des plaines ondulant des vagues de blés jaunes,
Des collines de sarrazin fleurant le miel,
Des vallons de lin bleu peuplés de rossignols ;
Des champs de trèfle rose et de trèfle incarnat,
Lits de velours de rois, sous le dais bleu du ciel,
Où l'on voudrait rêver dans un rêve éternel ;
Des étendues de genêts verts constellés d'or ;
Des immensités de bruyère et de landiers*

*Où vivent pour l'éternité
Les souvenirs des Héros morts ;
Et tous les prés où l'eau se rit et se poursuit
En des courbes jolies, de nonchalante grâce,
Que seuls ont vus les nuages qui passent
Par dessus leurs enceintes de montagnes...
Et des saules nouveaux et des fontaines pures
Où boivent les merles gouailleurs qui vous défient
— Modulant des injures graves sur leurs flûtes —
Et s'envolent, jetant comme un éclat de rire :
Ah ! ah ! ah ! cours, moi j'ai des ailes...*

*Qui voudra me porter vers la Terre Promise,
Plus belle encore que le Pays de Chanaan !...
Le faut-il ? Je renonce à ses jardins,
Même à ses bois et même à ses prairies ;
Mais qu'on me porte seulement,
Qu'on me porte au milieu des champs aux teintes d'ocre,
Qui rouleront leur houle à l'horizon sans fin :
Ne vivrais-je qu'un jour — mais que ce jour fut plein —
Sur ces champs là, sans un regret,
Comme sans épouvante, je verrais
Venir la mort.*

*Oui, qu'elle vienne à moi, par la campagne rase,
Par delà la colline où le couchant s'embrace,
A pas précipités, et que, dans sa fureur,
Elle me frappe sans remords,
Au cœur.*

*C'est que je veux, au seuil de l'infini mystère,
Choir les bras largement étendus sur la Terre,
Sur cette Terre où je n'eus point l'humble demeure
Dont se fut contenté mon amour simple et pur...
Je veux, dans une étreinte ultime l'embrasser,
Cette terre d'Armor, et lui donner,
Et d'autant plus ardent, mon suprême baiser,
Que ma fin sera plus obscure.*

YVES BERTHOU.





Opinions sur certaine peinture

Un des notables services rendus par l'Impressionnisme est d'avoir donné le champ libre à l'*Imagination*, à l'*Individualité*; d'avoir, dans une certaine mesure, permis de discerner clairement les gens de tempérament des vulgaires ouvriers.

Un homme sans imagination et dénué de sensibilité ne pourra jamais aborder cet art où les qualités de patience et de photographie sont nulles.

Claude Monet, le maître impressionniste le plus connu à l'heure qu'il est, est un vrai peintre; en ce sens qu'il possède toutes les qualités essentielles à l'artiste inné. Son dessin est large, imaginatif; sa couleur, vivante; ses arrangements — quoique pris tels que la nature les donne — harmonieux et significatifs; ses ensembles sont pleins d'effet, de poésie et, souvent, d'allure. Monet a du style, ayant une vision d'ensemble, car, le *style* c'est l'ensemble, c'est le coup d'œil général, c'est l'individu.

Il est donc facile de comprendre la rage des ouvriers (des gens qui croient que *l'art est une longue patience*) contre cette peinture essentiellement d'*artiste*. Renoir, Monet, Cézanne, voilà les trois novateurs de remarquable don qui ont stupéfié les médiocres par toutes les hardiesses de leur personnalité. Sans restriction il convient de les saluer.

Le seul tort de ces peintres fut, et reste, de n'être pas *spiritualistes*; mais d'eux devait sortir ce mouvement, car ils avaient déjà revêtu d'une poésie vivante la nature alors trop platement imitée. Leur idéal consista dans la réalisation de certaines beautés essentielles, comme : le ton vibrant, l'effet — beautés relevant toutes d'une imagination distinguée et, par conséquent, supérieures.

En somme, l'Impressionnisme fut une excellente épreuve : il a démontré que quiconque est *sensible* est bon pour les arts; il a prouvé les *artistes* et confondu les ouvriers.

C'est peut-être à cause des pornographes-naturalistes qui se mêlèrent, sous prétexte de critique, à son mouvement, que des artistes d'une valeur très haute furent dévoyés et n'atteignirent point à la toute-Beauté des vieux maîtres, à celle qui fait l'art immortel en le purifiant des banalités de la vie, en résolvant tous les aspects et toutes les idées dans une seule forme parfaite.

* * *

C'est un grand tort de la part d'un grand nombre de peintres modernes de croire que Delacroix (par exemple) pour arriver à la puissance de la couleur avait une palette ne portant que les tons les plus vifs que fabrique le marchand de couleurs. En lisant les lettres de cet artiste aimable, on rencontre un très grand nombre de notes sur ses peintures les plus éclatantes, et sur la manière dont il les obtint. Ces peintres partisans de l'outrance seraient bien étonnés s'ils savaient que Delacroix se servait d'une palette tout à fait ordinaire, que les terres, les ocres, le noir en formaient tout le fondement. Toute couleur foncée contient en elle un plus grand nombre de couleurs et par conséquent est toujours plus puissante que les claires, — tout mélange étant un acheminement vers le noir —. Ils admireraient qu'il n'y ajoutait les laques, les verts vifs, les bleus légers que rarement : que c'est plutôt par un rapprochement heureux des couleurs que par un choix fait avant l'œuvre des tons les plus vifs que le maître arrivait à la puissance, à la richesse orientale du coloris. Delacroix ne serait pas d'ailleurs le seul exemple; moins léger que Veronèse, moins chantant que le Titien, moins virtuose que Rubens, il nous recommande encore la palette de ces vénérables maîtres. La palette n'est rien, c'est à l'accord que l'artiste sait donner aux couleurs qu'il doit sa force et son charme. Une palette simple peut servir de guide aux commençants, mais si elle se réduit à peu de couleurs il y a à craindre l'inconvénient de la sécheresse et de la pauvreté ; les couleurs supportant difficilement le mélange, le procédé de la pâte est pour beaucoup dans leur destruction. Au début de la peinture à l'huile les maîtres faisaient une grisaille qu'ils colo-

riaient par des glacis successifs ; quand un glacis était sec on en posait un autre, ainsi se produisait le mélange par superposition et non par confusion. Delacroix peignait par hachures. Léonard de Vinci a lui-même employé la division du ton dans une de ses petites toiles du Louvre. Les tons sont posés à petites touches, qui se fondent non par des mélanges confus, mais par leur extrême ténuité. Les couleurs sont probablement appliquées pures et mélangées optiquement. Mais il est très difficile de rien affirmer de ces choses que le temps a travaillées et que des époques successives ont restaurées.

Ceci nous mène aux procédés récents de l'impressionnisme et du petit point.

J'avoue d'abord, sans commentaires, qu'ils me paraissent faux tous deux si on les limite trop. Voici pourquoi maintenant : Dans l'impressionnisme le choix des 7 couleurs engendre nécessairement une décoloration ou une discordance extrême ou un travail infini. L'artiste qui veut faire vigoureux se trouve forcé d'employer les tons de sa palette à l'état pur, sans blanc; il en résulte que le blanc qui se trouve dans toutes les lumières les décolore et que l'ombre est pleine de tons non prévus dans le blanc et par conséquent trop vigoureux pour les lumières.

Ce procédé me paraît aussi faux parce qu'il affiche la prétention *d'imiter mieux la nature* par l'application du plein air, mais c'est un plein air de convention et ceci est le contraire de l'art.

L'art n'a pas pour but de songer, mais d'exprimer. Les impressionnistes qui ont les premiers présenté cette théorie étaient des gens d'un remarquable génie pictural, mais il est à craindre qu'avec ce procédé ils se soient trop entêtés, et aient plutôt diminué leurs facultés qu'étendu leur force. Parmi eux j'aime à citer d'abord Renoir, puis Monet dont je préfère l'œuvre antérieure à son choix des 7 couleurs. Puis Manet qui fit du grand art sous l'influence des Espagnols et de l'art charmant, mais plus faible, sous l'influence des Parisiens. Enfin Cézanne qui débuta par de vrais chef-d'œuvres de maître-peintre et qui avec l'Impressionnisme entêté tomba dans la recherche et le petit, le sec et le négligé.

Armand Guillaumin, Pissaro firent parfois de belles études, et Degas, qui sut toujours se tenir sur

ses gardes et laisser à son art la liberté d'expression qu'il requiert, a des œuvres souvent parfaites.

Quant aux pointillistes, leur procédé est encore plus blâmable. Sans discuter la laideur de leur manière de peindre, tout à fait anti-classique, je me fais fort de prouver que leur système est la négation même de la couleur.

A force de lumière, tout est gris et blanc dans leurs toiles. Nous sommes évidemment ici en présence d'un art matérialiste.

La plupart des pointillistes sont dénués d'imagination, ne connaissent pas l'harmonie des ombres, des groupements, du clair-obscur qui est une des essentielles beautés de la peinture, celle qui la spécialise et la différencie de la sculpture peinte.

Les pointillistes tracent un contour et le remplissent de pastilles polychromes, de telle sorte que ce contour a l'air d'être découpé avec les ciseaux, et que tout leur tableau paraît être composé de différentes images rapportées ; mais ces images ne sont pas d'une couleur agréable, car il semble qu'on les ait laissées au soleil jusqu'à une complète décoloration. Les pointillistes, négateurs des ombres, n'ont aucun sentiment du dessin, parce qu'ils n'en ont aucun du modelé. Tout leur apparaît en surface à la manière d'une carte à jouer, et ils modèlent si peu que l'ombre n'a pas de sens chez eux. Nous sommes loin de Rembrandt ou du grand style Italien...

La laideur, les discordances singulières sont, semble-t-il, leur prédilection ; et le contour — cette seule beauté qu'ils auraient pu faire valoir — reste inconnu d'eux. Jusqu'ici ils se sont appliqués principalement à reproduire des scènes de la *vie moderne*, la plupart d'une outrageuse trivialité, et des paysages, choisis de préférence dans des sites d'industrie ou de banalité : faubourgs parisiens et casinos de bords de mer, usines ou salissures morales. Les cirques, les cafés, les cafés-concerts, les jardins publics, les ateliers ont été les spectacles seuls dignes de les émouvoir.

Un d'entre eux, Georges Seurat, mort dans un délire de gloire, nous avait quelquefois attiré vers son œuvre. Des études peintes dans l'éveil de ses facultés, quoique fortement souvenantes de Renoir, indiquaient un œil fin, une intelligence artistique.

Mais l'étouffement d'un colportage littéraire, vulgaire et cochonnier, eut vite raison de cette prime-simplicité; et quand il afficha sa *Grande-Jatte* et ses *Femmes nues* ce fut une déception à crier. Acclamé par le juif Pissaro, imité par ses fils, Seurat était absolument dévoyé et en négation définitive de lui-même.

Que dire du lamentable troupeau de crétins verbeux que ce *Novateur*, ce *Néo*, traînait dans le sillage de ses dragées ?

Les descendants de ce décédé se contentent dorénavant d'être plats; plats comme notre misérable siècle qu'ils adorent....

Alors que les Impressionnistes ont parfois songé à refaire les vieux-maîtres, sous un aspect nouveau, eux ils ont méconnu à dessein ou par ignorance toutes les traditions artistiques. Abusés par l'idée de *l'imitation de la lumière*, ils ont oublié que la singerie n'est pas l'art, et que les théories, quelque accord qu'elles semblent avoir avec la raison, ne peuvent être le critérium de la peinture.

Ils ont simplement été les bons élèves et les dupes des savants, leurs maîtres, qui, à force de leur faire tourner des disques, leur ont fait tourner la tête, et ainsi fait confondre la tâche des ouvriers avec la destinée des artistes.

1.

ÉMILE BERNARD.





MÉMORANDUM D'ART

Allemagne : A peine s'achevaient ces jubilé mémorables : Rembrandt à Amsterdam, van Dijck à Anvers, Velasquez et Goya à Madrid, que Dresde inaugurait à son tour celui de Lucas Cranach, le vieux maître de Haute Franconie.

Cinquante cinq villes, maints conservateurs, maintes galeries princières, Hesse, Saxe et Cobourg-Gotha rivalisèrent dans l'assemblage de cette œuvre dont la mise en ordre fut confiée au D^r Karl Woermann et cet étalage de choix fut caractéristique à cette heure de retour vers la sincérité des Primitifs, vieille loi des assolements successifs.

Le plus ancien panneau, *le Repos en Égypte*, daté de 1504, marquait la première des étapes, closes par le rétable de Weimar (1553), où l'on suivait à claire prunelle l'évolution rationnelle et l'affinement d'un pinceau typique et d'un style intact, sans compromis durant cinquante années : fidélité massive de l'auteur à soi-même comme il fit à l'égard de Frédéric le Magnanime qu'il suivit en captivité.

En vedette, quelques tableaux témoins de Mathias Grünewald, Hans Burkmeier, Martin Schongauer, Simon d'Ascheffenburg, Baldung Grün et quelques autres touchant lesquels la critique est le plus divisée.

La dominante qui vibre à Dresde : un amour équilibré de la forme et de l'harmonie colorée, parmi les motifs religieux, mythologiques et les portraits où l'imagination ne pare guère la nature, par quoi ces silhouettes ne sont pas sans analogies avec celles de Clouet.

Plus haut que cela, Cranach atteignit parfois à l'impression religieuse et sévère : le portrait du *Duc Henri le Pieux* (n^o 66) est beau comme ceux des grands guerroyeurs de Castagno à S^{te} Apollonia.

En contraste avec Dürer, l'idéaliste son aîné d'un an, qui fut un assimilateur et un fantasque inouï, Cranach a le sens aigu de la vie : sa manière a des gaucheries, mais n'est point d'un maniériste.

Ici s'affirme évidemment qu'il eut la hantise des visages amis et la prédilection des portraits : son frère Jean, son fils Frédéric, Luther ; Sibylle de Clèves, Catherine Bora qui posèrent ses Madones et ses Magdeleines.

On y voit aussi que pendant longtemps Cranach a mal connu le nu et ne semble avoir dessiné qu'un seul modèle de la grâce féminine.

Comme Holbein, il eut le culte des mains qu'il pousse à la miniature : l'étude en est particulièrement exquise, en foule de poses, dans le panneau de la cathédrale de Naumburg (n^o 46).

Réaliste naïf, ressasseur, en quête de vigueur et de rigueur ; penseur de forte santé, d'âme sereine et rigide, d'humeur méticuleuse, méditative et huguenote : on sent en lui le pèlerin d'Augsbourg, docile à la pensée de Luther et de Melancton, ses contemporains et amis, dont les *Uffizi* possèdent les portraits

qu'il choya ; scrupuleux, attentif aux moindres gestes de la vie, épris des types familiers, paternel, fidèle à la terre natale tant qu'il pût, casanier jusque dans l'exil, n'étant guère effleuré du contact italien, guère plus de la vision flamande — 1508 : bref, si bien marqué de l'empreinte saxonne qu'il nous parut encore à Dresde la figure la plus populaire du peintre national.

A la galerie de gravures, coïncidait une excellente collection de dessins et estampes. L'*Adam et Eve* m'ont semblé là le feuillet le plus précieux et les croquis au crayon rehaussés de gouache d'animaux pareils à ceux de Pisanello.



A Berlin, trois belles pièces nouvelles au Musée de Sculpture : la Madone à l'Enfant, terre cuite florentine du XV^e siècle ; un Christ mort mis au tombeau par deux Anges, stuc finement colorié par un artiste de Venise ou de Padoue ; une Madone de l'école de Donatello.



Autriche : Chez les Sécessionistes de Vienne, le mouvement français pictural apparaît triomphant avec Carrière et le grand meneur de jeu Besnard. Puis d'excellentes tentatives de meubles et d'art décoratif.

La dissidence a maintenant ses émules et l'on compte la sécession de Munich, de Dresde, de Berlin, de Prague, de Budapesth.



Grande Bretagne : Rivale d'Amsterdam avec sa récente collection de Rembrandt, la *Royal Academy* releva le défi d'Anvers et fêta celui que Fromentin appelait « l'égal de qui que ce soit », van Dijck.

Avec 129 tableaux, 106 esquisses, grisailles et dessins, Burlington House inaugura la plus éclatante série des portraits de van Dijck à ce jour.

Windsor a prêté les *Enfants de la famille royale*, aux mines étonnées ; les *Charles I* et la *Reine Henriette Marie* ; le Tsar a confié le *Lord Wharton*, mutin ; les maisons de Clarendon et de Fitzwilliam quinze œuvres et Sir Egwood Lonsdale le doge *Andrea Spinola*, chef-d'œuvre de la période génoise.

Princes et lords fringants, de mine hautaine ou mélancolique avec leurs perruques bouclées, minces et vigoureux, cambrés sur leurs cannes effilées ; ladies et coquettes blondes à l'épiderme fin, aux mains délicates, annelées de perles et de bagues de cristal où se révèle le fils du verrier ; toute la race voluptueuse et lasse des Stuart et son entourage, en colerettes de dentelle où transparait aussi le fils de la brodeuse parmi les étoffes moirées et les soies luisantes à la Véronèse, peuple les salles et les couloirs d'apparat où l'on s'intimide de cette foule princière, silencieuse.



Avoisinant les salles de van Dijck, l'exposition d'hiver à la

New Gallery nous rémémore ses initiateurs des Pays-Bas : l'École primitive Flamande — van Eijck, Bouts, Mabuse, Hugo Van der Goes, jusqu'à Rubens et soude à la file de son œuvre, en triant ses morceaux d'alliage, l'École Anglaise du siècle dernier.

J'y note avec surprise deux toiles égarées : une *S^{te} Engracia*, toute Crivellienne, d'un flamand mâtiné d'Espagnol et la petite *Madeleine au donataire*, deux types évidemment français, l'un des plus beaux panneaux de l'École Bourguignonne qu'on puisse voir.



American Art Association. — Cette tradition du portrait qui reliait autrefois si intimement l'École Anglaise et celle d'Amérique où domine un même sentiment féminin, se compromet à toute volée. Étalage, atours, décor, toute la chamarrure accidentelle et la vaine étoffe de van Dijck, toute cette piperie de métier a englué leur palette : déjà le visage se chiffonne aussi et toute la toile vire aux chiffons.

Marsch court à ce désastre et se désintéresse des mains : Bunny, Alexander et John Sargent s'évadent encore, mais la friperie les étreint.



Il vient de sonner deux glas au camp des Pré-Raphaélites : William Lindsay Windus, un jaloux de Rossetti et John Ruskin qui l'avait pressenti dès 1856, lorsqu'il peignit « Burd Helen » épisode d'une ballade Écossaise.

Plus tard tous deux eurent maille à partir amèrement, Ruskin étant coutumier de ces violences, comme il l'apprit à Whistler. Malheureusement Windus brûla, de dépit, nombre de ses œuvres.

Le portrait de son petit fils est précisément de ceux qui doivent le plus à van Dijck.

Du grand critique mort, *Præterita, les Peintres modernes* (1843), *les Matinées de Florence*, (1873-77), *les Lois de Fiesole* (1878), *le Repos de St Marc*, (1884), demeureront les bréviaires esthétiques des plus délicats et ce sera son éternel honneur de s'être fait l'apologiste de Turner en même temps que le héraut de Burne-Jones et des quatrecenti.

Ruskin a marqué l'époque de son cachet, en l'affinant à l'Italienne.



Italie : Les Florentins s'assagissent. Ils n'ont point encore « mis en état » cette belle fresque d'Andrea del Castagno : *la Trinité* découverte à l'Annunziata durant la saison dernière.

Décrite par Vasari qui la signalait un chef-d'œuvre de raccourci, elle était mûrée depuis lors comme on fit à la fresque des Vespucci naguère mise à jour dans la chiesa d'Ognisanti.

Ils se dévergondent aussi lorsqu'ils mènent si beau tapage autour du joli *tondo* du palais Pitti : *la Madone delle Rose* récemment exhumée où l'on peut douter que Botticelli ait jamais mis la main.



Belgique : A peu près à la même date que le *Monument aux Morts* de Bartholomé, un événement fut le *Monument des Passions humaines* de Jef Lambeaux, l'Anversois.

L'homme et l'œuvre veulent une étude et je ne puis aujourd'hui que de courts alinéas.

La *Fontaine* de bronze de la Grand'Place d'Anvers, encore hissée dans ma mémoire ; le *Remords*, mouvementé ; la *Séduction* enjoueuse, d'un récent salon, prophétisaient l'artiste.

Ayant regardé la vie, en d'énormes blocs de Carrare, durant dix ans, il a fouillé cette porte lourde du Mausolée où nous travaillons à mourir.

A travers un vertige de joie, de haine, de brutalité, de sacrifice et d'amour, tassant les corps fougueux ou las, chair frémissante, les fiancées, les mères et les folles, dans un assaut de rires, de sanglots, de blasphèmes, il fit tourner sa vision au cœur du marbre.

Sur le champ de vie, la Mort-Maitresse plane immobile, dominant jusqu'au Calvaire du Crucifié d'où monte la foule des martyrs.

C'est la vieille pensée d'Orcagna au *Campo Santo* de Pise ; celle des *Danses macabres* et des *Triumphes de la mort*, déshabillée des signes du siècle et s'éternisant en vérité.

Rubens, Carpeaux, Rodin sont la famille nourricière de Jef Lambeaux qui marche sur la route de la casa Buonarroti.



Ça et là : à l'*Alliance Artistique* des vues d'église de Van den Eeden ; d'harmonieuses marines de Hannay.

Au *Cercle Artistique*, très en relief, les toiles exceptionnelles et d'une désinvolture toute spontanée d'Henri Evenepoel, ses faces de nègres et les deux portraits de la petite « Henriette » le marquaient pour l'avenir : sa mort nous est un grand deuil.

Henri Huhlenbroh est de la meilleure tradition néerlandaise.

Aux Aquarellistes, se sont signalés Fernand Khnopff, Marcette et Constantin Meunier toujours admirable qui parfinissait pour l'exposition de France « le Monument du Travail. »

On eut aussi le premier salon d'art religieux de « Durendal. »



France : Après les estampes incisives et verveuses de Bracquemond, les gravures graves et patientes de Gaillard, les lithographies enthousiastes et délicieusement enveloppées de Fantin-Latour, malicieusement et dans une haute pensée, sacrant le deuil et l'anniversaire de Puvis de Chavannes, M. Benedite organisa la revanche décisive du maître en révélant aux visiteurs du Luxembourg ses dessins.

L'improvisateur et l'esquisseur à coup de génie nous apparaît dans l'intimité un patient et un scrupuleux.

Ce fut chez Ary Renan qu'on décida Puvis, tout affligé d'être si fort méconnu, à livrer aux yeux de tous quelques esquisses pour initier la foule à le comprendre un peu.

En ce temps-là il exposa ses grandes sanguines du *Repos* et la *Picardia nutrix*.

La mort nous a fait héritiers du reste : on l'y peut suivre depuis sa première Académie d'École (1861) jusqu'aux projets de toiles qu'il ne put achever, portraits de profil, de face, aux pommettes vives, à l'œil lumineux, sous les mèches rêches, et la bouche nette parmi les poils rudes.

Il y a là mainte attitude, pour *la Paix, la Guerre, le Travail, l'Espérance*, aussi *l'enfance de Ste Geneviève* et l'esquisse du *Ravitaillement de Paris*, foule admirable que domine la grande voile carguée sur un paysage de crépuscule.

La pose d'un coude, ses méplats, la saillie d'une omoplate, le creux d'une aisselle, la flexion d'une jambe, l'étirement d'un bras, le recul d'un torse, la cambrure d'une échine où la fossette des reins se creuse, autant de motifs qu'il fatigua de son crayon.

Souvent les lumières sont rehaussées de gouache et voyez son flagelleur au bras noueux, le cou tendu, les scalènes rigides d'un si brutal élan.

Les études pour les pêcheurs, à hâchures larges, des rameurs à la perche, égalent celles de Verrochio ; l'ensellure lombaire de son marmot à terre est d'une audace harmonieuse parfaite et Mantegna n'a rien fait de plus précis que la sanguine de cette tête de femme pour *l'Incendie*, avec le nez aux cartilages saillants et le peaucier tendu sur cette mâchoire à la renverse.

Puvis a tout noté avec la sincérité d'un Mazaccio : depuis la force géante, jusqu'aux gestes d'accueil et l'étreinte caline de l'Enfant, tout cela carrelé, quadrillé, cloisonné de repères pour le report et l'agrandissement.

Que va dire la cabale, surtout en voyant la gouache mystérieuse et les détails merveilleux de ce *Pauvre Pêcheur* dont la coterie railleuse s'amusa si fort jadis !

Que de volonté secrète n'a-t-il pas fallu afin de simplifier tout cela pour l'ingénuité des fresques !

Il n'est point de réplique plus cinglante. J'inscrirai cependant ce trait que l'on peut évoquer ici, puisque tel profil immortalisé par la Sorbonne est celui d'une vieille amie Montmartroise qui conserve en souvenir de Puvis un exemplaire des *Caractères* avec cette dédicace : « En donnant ce beau livre à mon amie Berthe Audran, je lui fais le meilleur compliment qu'elle recevra jamais. »

Dernier reflet sur l'homme et sur son esprit.



Voici celui que La Bruyère, qui n'était point de Hollande, n'eut pas manqué de baptiser un « petit maître » : Stevens.

L'œuvre, dont on nous exhibe une partie, est longue et minuscule. Je crois que l'idéal n'évolue point avec la mode : un coup de soleil dans une crinoline de tulle blanc, des bruisements de satin, quelques jolies mains et la belle songeuse du canapé rouge ne le classeront jamais au delà d'un bon ouvrier, habile ajusteur de nippes, de petites âmes et de fragiles bilelots.



Aux Galeries Bernheim et Durand Ruel étalage capital de Renoir

Ces toiles expliquent exactement la courbe de son talent : le magicien du portrait, le cajoleur de visages d'enfants, l'ensoleilleur de vallées, dont l'œil s'aroutina et s'éteint dans l'amaurose de l'atelier.

En famille, la merveille d'aujourd'hui est d'il y a vingt ans : Velasquez eut jalosé *l'Enfant à la pomme* et Claude Gelée les midis ardents de Venise et Sorrente — un poudroiement d'or : *la Fantasia* —.

Le Bain noie la transition : un paysage étincillant qui vibre au delà de figures sèches à la Primitice.

A la maison marque la défaillance.



Au Cercle Volney, une tentative impressionniste d'Axillette ; un coin de Concarneau de Legout-Gérard tout à fait pittoresque et quelques choses notables de Cadel, Franc-Lamy et tant d'autres qu'on voit sans regarder.



A la Galerie Vollard, les peupliers et la maison lézardée de Cézanne.



L'art Espagnol fréquente aussi la galerie de l'Art Nouveau. 32 toiles de Santiago Russinal et Zuloaga, en souvenir des cyprès de Grenade et des haies taillées d'Aranjuez, parmi lesquels : *Jardin doré* et la *Cour de la Sultane*.



Danemark, Suède et Norvège : Les Scandinaves ont ménagé aux gens de Paris une surprise.

Malgré la place tant mesurée de la cimaise, Copenhague envoie cent exposants ; la Norvège également, de Stockholm ce sont les « opposants » — la Sécession — qui viennent.

Le temps n'est plus où les Danois dépendaient de Dusseldorf et de Carlsruhe.

On s'en aperçoit à ces noms :

en Norvège : Munthe, Hans Heyerdahl, Petersen, Krogh, Munch.

en Suède : Liljefors, Nordstrøm et Richard Berg.

en Danemark : Johansen, Krøeger, Paulsen, Rohde et Skorgaard.

Il s'est ouvert à Christiania, à Karl Johansgade, au cœur de la ville, une galerie nouvelle organisée par M. Waug : Fritz Thaulow y mit le premier des toiles exquises. Il avait pour voisins : Cottet, Dauchez, René Menard et Lucien Simon, témoins aimés en ce pays de la jeune École Française.

JULES-MARIE RAULIN.



La Genèse de l'« Américanisme »

Cet article n'est qu'une traduction. Il a pour objet de faire savoir, « de ce côté-ci de l'eau, » ce que les catholiques américains pensent d'une erreur, qui leur fut attribuée. Il expose avec clarté la question, que des malveillants firent connaître sous le nom d'*Américanisme*, voulant sans doute donner ainsi quelque apparence de réalité à leurs imaginations.

Ces pages, que nous traduisons, ont paru au mois de mai dernier, dans la *North American Review*. Elles n'étaient qu'une réponse à un article de Mgr Péchenard, inséré dans le même périodique.

Elles résument au mieux, une fois pour toutes, les faits et gestes des adversaires de l'Église des États-Unis. D'un trait à la fois léger et précis, elles crayonnent leurs profils et dressent leurs états de service. Cependant, on trouvera peu de ces portraits qui soient nouveaux. La plupart d'entre eux, ont déjà figuré dans la galerie, où sont appendues les figures ennemies de toute espèce de progrès religieux.

Peut-être s'étonnera-t-on de voir ces vétérans rénover une polémique, qu'ils semblaient, jadis, désireux de clore au plus tôt, lorsqu'ils demandaient à Rome de condamner les évêques américains. Nous devons conserver cet étonnement jusqu'à plus ample information. C'est à cette provocation, peut-être inconsciente, que ces pages doivent d'avoir été écrites — et traduites.

GEORGES GRAPPÉ.

Paris, le 9 juin 1900.

Le numéro de mars de la *North American Review* contenait un article de Mgr Péchenard, le recteur de l'Université Catholique de Paris, sur « La fin de l'Américanisme en France. » Ceux qui ont lu avec intérêt cette *oraison funèbre* désireront sans doute entendre l'histoire de la genèse de l'Américanisme ; car, comme le remarque Mgr Péchenard, « l'Américanisme a eu son histoire ». Un tel supplément à l'article sur la mort de la dernière hérésie est nécessaire ; aujourd'hui même les Américains savent très peu de chose sur un mouvement qui est considéré comme un des plus déplorables événements, dans l'histoire récente de l'Église catholique. La littérature de l'Américanisme est presque entièrement dans une langue étrangère et l'Américanisme lui-même était ignoré en Amérique jusqu'au moment où fut câblée de Rome la nouvelle de sa condamnation.

A ce mot deux sens très divers ont été attachés :

l'un politique, l'autre religieux. L'Américanisme politique fut mis en évidence pour la première fois, voici quarante ans, par le Père Hecker, fondateur de la Congrégation des Paulistes. Il disait que les Catholiques acceptent avec la plus entière bonne foi et la plus grande loyauté la constitution des États-Unis, comme en parfaite concordance avec l'Église d'Amérique, et aussi que les principes que l'Église met en avant sont d'une importance capitale pour la prospérité de la grande République Occidentale.

Le Père Hecker, dans sa jeunesse, admettait que l'Église en Amérique présentait, à un regard superficiel, une apparence étrangère : « Elle ne nous est pas naturelle, écrivait-il avant sa conversion ; donc elle ne répond pas à nos besoins et ne comprend pas absolument, ne sympathise pas avec les expériences et les dispositions de notre peuple (1) ». Cependant, après une connaissance plus intime du Catholicisme, il découvrit la merveilleuse harmonie qui existe entre les principes de la Constitution des États-Unis et ceux qui forment la charte essentielle de l'Église. Et quand, après beaucoup de luttes et d'errements, il devint catholique et entra dans les ordres, l'esprit rempli des propres difficultés qu'il avait rencontrées, il ne perdait aucune occasion de montrer à ses compatriotes que l'Amérique est la véritable demeure de l'Église et que celle-ci est vraiment l'alliée la plus efficace de la démocratie. L'Américanisme politique, dès lors, signifie simplement que tout bon catholique d'Amérique sera aussi un bon citoyen, que tout membre fidèle de l'Église sera aussi un bon membre de la société. Il entre dans chaque mouvement qui aide à élever les masses politiquement ou socialement et il cherche à harmoniser avec les principes du christianisme toutes les relations de la vie, publique et privée. Sans supprimer un point quelconque ou un titre de la doctrine catholique, il s'efforce de détruire la bigoterie et d'unir les catholiques avec leurs concitoyens d'autres confessions dans toutes les questions qui se

(1) *Life of Father Hecker*, par le R. P. Elliot, p. 137.

rappellent au bien public. Sans sacrifier l'organisation essentielle du Catholicisme, il adapte les méthodes extérieures de l'Église aux besoins des temps, aux besoins d'un peuple formé de toutes les races qui sont sous le soleil et qui chantent les credos de cent dénominations. L'Américanisme, dans ce sens, loin d'avoir été condamné par Léon XIII, a été approuvé par lui et béni. Il est seulement le développement des principes contenus dans sa lettre mémorable au peuple de France, exhortant les catholiques de ce pays à s'identifier avec la nation.

L'Américanisme religieux est ce corps de doctrines indigestes et hérétiques récemment condamné à Rome et qui serait contenu, s'il fallait en croire Mgr Péchenard et les siens, dans cette même biographie du Père Hecker, où l'on trouve l'Américanisme politique. Le Père Hecker et ceux qui approuvent ses principes et ses méthodes, voudraient d'après leurs accusateurs, diminuer la Doctrine catholique afin de gagner des fidèles à l'Église. Ils exalteraient les qualités naturelles des caractères, mais aux dépens des vertus surnaturelles. Ils donneraient à l'individu une liberté de penser et d'agir, incompatibles avec le respect de l'autorité ecclésiastique. Ils se feraient les avocats de la séparation de l'Église et de l'État dans tous les pays et en tout temps. Même ils laisseraient volontiers tomber en désuétude les principes de piété et regarderaient comme démodés les grands ordres religieux, en dépréciant la valeur morale des vœux qui maintiennent unies ces vastes communautés spirituelles. De la « Vie du Père Hecker » du R. P. Elliot, ou plutôt d'une adaptation française de ce livre, M. l'abbé Charles Maignen prétendit extraire les opinions que nous avons énoncées et qui sont étiquetées du nom d'*Américanisme*. Par quel procédé ces erreurs furent-elles « obtenues » de la biographie du Père Hecker, de quel droit furent-elles baptisées de ce nom, pour quels motifs furent-elles attribuées aux catholiques américains et par quels gens tout cela fut-il fait ? C'est ce que nous allons expliquer maintenant.

M. l'abbé G. Periès, qui fut quelque temps professeur à l'Université Catholique de Washington, est le vrai coryphée de l'Américanisme. Il y a quatre ans, il fut renvoyé pour des motifs que nous n'avons pas à examiner ici. Il adressa la lettre suivante à l'évêque Hortsmann, qui en donna connaissance au Conseil des Directeurs de l'Université à propos de ce départ, et vraiment elle jette un jour curieux sur l'origine de l'Américanisme :

« Je n'ai pas besoin de scandale ; mais je vous préviens que si quelque chose est tenté contre moi, le pays et les congrégations Romaines compétentes seront mises au courant de l'esprit de cet établissement ; et je ne ferai pas cela pour me venger, mais dans l'intérêt de l'Église.

« J'espère néanmoins que rien de tel ne sera nécessaire et que je ne serai pas obligé, pour l'honneur de mon nom et la défense de mes intérêts, d'entamer une lutte qui serait fâcheuse à plusieurs et causerait le plus grand tort au grand but que nous nous proposons dans cette institution.

« G. Periès.

« Je vous prie de ne pas perdre les documents me concernant. Je pourrais à nouveau en avoir besoin. »

Cette lettre, telle qu'on vient de la lire, est extraite des minutes de la Douzième Assemblée du Conseil des Directeurs de l'Université Catholique d'Amérique, à la date du 18 avril 1896.

Immédiatement après son retour en France, M. Periès commença son œuvre de représailles. Dans la lettre qu'il avait adressée à Mgr Hortsmann, il avait exprimé son intention de faire un éclat, — l'intérêt de l'Église le demandant, — à moins d'être réintégré dans sa fonction ; et voilà comment pendant plus de deux années, il a mené une campagne de calomnies contre l'Église d'Amérique, contre l'Amérique elle-même avec ses institutions politiques et sociales. Il était aidé au même moment par le fanatique du mouvement, M. l'abbé Maignen qui, dans un livre intitulé : *Le Père Hecker est-il un saint ?* formulait les erreurs connues aujourd'hui sous le

nom d'Américanisme, et les attribuait au Père Hecker et aux autres Américains.

Les vues de M. Maignen sur l'Amérique, caractéristiques de l'école à laquelle il appartient, seront nouvelles pour les lecteurs de la *North American Review*. En vérité, le fait que de telles conceptions puissent être imaginées par un homme ayant tout son bon sens, sera une révélation pour les peuples de langue anglaise. Ainsi, il assure que l'Amérique comme nation « n'est pas même encore dans les langages mais reste à naître » — « Des races hostiles, dit-il ailleurs, se rencontrent et se choquent sur les territoires du nouveau monde, comme Esau et Jacob dans le sein de leur mère ;..... personne ne peut dire s'ils sortiront ou non, du chaos » (p. 171). Les Américains, pour lui, ne sont guère plus que des Bédouins : « Vous vivez au milieu de populations d'immigrants, qui errent sur l'immensité du continent américain sans trouver une place où se reposer » (p. 214). Son cœur se tourne vers un ami anonyme qui lui écrit de là-bas : « Vous ne pouvez comprendre combien nous souffrons de nous trouver si loin de *la belle France* parmi ces gens voraces » (p. 284). Dans la traduction anglaise de son livre, M. Maignen a supprimé ces deux derniers passages. Sans doute, appartiennent-ils à cette catégorie de réflexions dont parle Mgr Satolli, dans sa lettre à l'auteur : « Je crois que vous avez bien fait d'adoucir la vivacité, inséparable du langage français, dans votre traduction en anglais. Je remarque même que certains passages ont été modifiés au mieux. »

M. Maignen n'approuve pas le Parlement des Religions. Il se scandalise de l'iniquité qu'ont commise des catholiques, en prenant part à ses séances, ouvertes par la récitation du *Pater noster*, suivant la formule protestante. Dans cette formule, on remplace *who* par *which*, aux premiers mots de l'oraison, et M. Maignen informe gravement ses lecteurs que « *which* » est un pronom employé pour les animaux et les choses — non pour les personnes » (p. 220). Cette note d'érudition est également omise dans le texte anglais.

Il serait intéressant de reproduire tout au long les vues de M. Maignen sur les choses d'Amérique ; sur la guerre des races, prête à éclater aux États-Unis, « violente, irrésistible » ; sur l'escalier d'or, que fit construire George Gould ; sur un autre escalier, dont chaque marche a coûté 14,000 francs ; sur le président Mac-Kinley, considéré comme un incendiaire. Psychologiquement, tous ces détails auraient leur valeur et nous prépareraient à la controverse, telle que la comprend M. Maignen. Mais à notre grand regret, il nous faut passer outre.

M. Maignen, comme critique et comme théologien, est un adepte, sur tous les points, des chasseurs d'hérésie. Il pose sur le chevalet les pensées de l'honnête prêtre qu'il poursuit et s'efforce, en les torturant dans tous les sens, d'en extorquer matière à condamnation d'inquisiteurs. Il soumet à la mécanique du syllogisme les méditations d'un cœur vraiment sacerdotal ; et, avec le secours des distinctions et des sous-distinctions scolastiques, il prouve que de telles idées ne se trouveront pas dans les traités d'abstruse métaphysique dont on est redevable à Mgr Satolli, ni dans les sommes de théologie du moyen-âge, au milieu desquelles il a passé sa vie. Il sépare des passages entiers de leur contexte pour en appuyer sa querelle, bien que ces soi-disant erreurs se trouvent réfutées au chapitre même d'où il les a tirées.

Il attribue aux prélats américains toutes les divagations du libéralisme, telles qu'elles traînent dans d'obscurs journaux de l'Europe ; et avec une insolence et une impudence sans pareilles, il met nos évêques en demeure de désavouer des articles dont ils n'ont jamais entendu parler. Il juxtapose violemment à un discours de l'archevêque Keane, aussi orthodoxe que les canons du Concile de Trente, un article hérétique de la *Contemporary Review* ; et, avec une audace grotesque, il fait tenir à un des prélats les plus pieux d'Amérique, le langage des Welhausen et des Harnack. Mieux encore : M. Maignen a été, à plusieurs reprises, convaincu de déloyauté. Il accuse le Père Hecker, un prêtre d'une haute piété,

au su de tous, de manquer aux dévotions essentielles de la religion catholique ; et quand on lui oppose d'admirables pages où celui-ci profère un hymne sublime en l'honneur du Verbe fait Chair, M. Maignen se renferme dans un silence rageur, mais impuissant. Bien plus, afin d'établir l'irrévérence du Père Hecker à l'égard du divin crucifié, il compte le nombre de fois où dans sa biographie, revient le nom de Jésus ; triomphalement alors, il avance « que le nom adorable n'est peut-être pas prononcé cinq fois dans un volume de plus de 500 pages ». Or, un critique, surmontant son dégoût pour cette argumentation sénile, a compté que le nom sacré ne se trouve pas répété moins de 35 fois dans ce livre, (1) — c'est-à-dire beaucoup plus que dans nombre d'ouvrages célèbres de dévotion catholique. A ces témoignages de malhonnêteté, il faut ajouter un certain cas de maquillage si avéré, qu'il suffirait à discréditer l'ouvrage entier de M. Maignen. Une des *preuves* en effet, qu'il met en avant pour montrer l'absence de piété chez le Père Hecker est la suivante : « Le seul reproche, raconté dans la vie du Père Hecker est celui qu'il aurait adressé à un jeune prêtre qui manquait de temps pour prier et à qui il conseillait d'aller « se sucer les pouces hors d'Amérique » (p. 142). Si l'on s'en réfère à la biographie du Père Hecker, on constate que cette histoire est racontée ainsi (p. 407) :

« L'anecdote suivante montre le mépris du Père Hecker pour une dévotion indolente. Dans une mission, un jeune prêtre, nouvellement revenu de Rome, exprimait le désir de retourner en Italie le plus tôt possible, disant : « Ici, je n'ai pas le temps de prier. » Le Père Hecker fut indigné de ce propos, car ce jeune prêtre ne lui semblait pas si occupé. « Ne soyez donc pas si enfant, lui dit-il. Regardez autour de vous et voyez tout le bien que vous avez à faire ! Ne vaut-il pas mieux revaloir à Dieu — ici, dans votre pays — ce qu'il a fait pour vous, que d'aller sucer

(1) *La Vie Catholique*, 27 octobre 1899.

vos pouces à l'étranger ? Quel nom donnez-vous à ce genre de piété ? »

Cependant ce livre, le classique de l'Américanisme, est dédié par M. Maignen à Jésus et à Marie et leur est attribué, comme leur œuvre. Jamais dans les annales de la polémique, un tel livre n'avait reçu une telle dédicace. On comprend maintenant pourquoi le cardinal-archevêque de Paris refusa son *imprimatur* à ce livre et pourquoi, finalement, l'œuvre ne put voir le jour que, lorsqu'en contradiction avec toutes les règles de l'Index (1), un sceau romain eut été donné aux éditeurs français et que le Père Lepidi, un Dominicain, eut accordé le permis d'imprimer.

A cette question : « Est-ce que les opinions, condamnées sous le nom de l'Américanisme, se trouvent exprimées dans la biographie du Père Hecker ? » on peut répondre que pour quiconque ne lit pas le livre en théologien de parti-pris, mais avec la simple bonne foi de l'homme qui l'a écrit, on n'y trouvera rien de contraire à l'enseignement catholique. Selon les méthodes qu'emploie cependant M. Maignen, l'ouvrage catholique le plus orthodoxe peut être taxé de contenir toutes les hérésies de l'Agnosticisme et du Jansénisme. Le *New York Freeman's Journal* (4 mars 1899) a même attiré l'attention sur ce fait que l'erreur fondamentale, attribuée au Père Hecker, l'obéissance à un guide intime plutôt qu'à l'Église, n'aurait étonné personne plus que lui-même : « En se reportant aux ouvrages du Père Hecker, dit ce journal, on constate qu'il enseignait tout le contraire de l'erreur qui lui est imputée.... Nous connaissons bien le Père Hecker, et nous savons que pour lui, la parole de l'Église était la voix de Dieu. »

Et ce qui est vrai, au sujet de cette erreur, peut s'appliquer à toutes les autres opinions qui lui sont attribuées et sur lesquelles repose tout le livre. Ainsi, M. Maignen avance que le Père Hecker essaya d'introduire une nouvelle théorie de direction spiri-

(1) *The Times*. 15 septembre 1899.

tuelle, alors que dans la biographie même, dont il veut se couvrir, l'auteur s'explique nettement sur ce point : « Il est à peine besoin de dire que le Père Hecker ne prétendait nullement instaurer une nouvelle doctrine ; il ne peut y en avoir et il le savait bien. » (1) Les imputations de M. Maignen continuent, lorsqu'il reproche au P. Hecker de mépriser les vertus passives, mais presque en même temps il est forcé d'avouer que « ses meilleures inspirations et ses plus belles pages sont celles qui s'irisent, de l'éclat adouci, mais puissant, des vertus passives » (2). Certains théologiens français ne voient dans la liberté de l'action individuelle qu'une insoumission contre l'autorité, et cependant le *Month*, la Revue des Jésuites anglais a signalé, dans ce qu'en dit le P. Hecker, la preuve d'une remarquable puissance de pensée (3). Le lecteur sans préventions ne pourra manquer de reconnaître que ce que le Père Hecker appelle l'action individuelle est simplement cette initiative de l'individu, courageux et entreprenant, qui dans la vie militaire caractérise le soldat américain et fait de lui une bayonnette pensante.

On a dit que la traduction de cette biographie, sur laquelle M. Maignen fonde ses syllogismes, serait responsable de quelques-unes des erreurs qui lui sont attribuées ; mais nous sommes portés à admettre, comme l'écrivit l'abbé Naudet, un prêtre distingué de France, dans la *Justice Sociale*, que : « Si l'Américanisme est un corps de doctrine, il nous semble que nous l'avons découvert dans les livres de l'abbé Maignen et dans divers articles publiés par la *Vérité*, mais nulle part ailleurs — pas même dans l'adaptation française de *la Vie du Père Hecker* (4). »

(1) Vie du Père Hecker, p. 302.

(2) *Le Père Hecker est-il un saint ?* p. 103.

(3) *The Month*. Juillet 1888.

(4) Tout le monde a, du reste, reconnu que la traduction française ne contient aucune idée qui ne se trouve en même temps dans l'ouvrage anglais ; et c'est pour la sixième édition française que le cardinal Gibbons a écrit sa lettre publique du 14 avril 1898. Les antiaméricanistes ne font pas difficulté d'en convenir. Ils ont même soutenu que l'abbé Klein avait plutôt adouci le sens de l'original. — *Note du traducteur*.

Un autre livre qui forme une contribution pittoresque à la campagne antiaméricaniste et met dans tout son lustre le fanatisme qui a inspiré l'ensemble de ce mouvement, c'est *l'Américanisme et la Conjuración Antichrétienne*, par M. l'abbé Henri Delassus.

M. Delassus, dédaignant les pauvres petites calomnies de M. Maignen, se fait fort de prouver que le cardinal Gibbons, l'archevêque Ireland et les autres prélats d'Amérique, sont d'accord avec les Juifs et les Francs-Maçons pour hâter le triomphe de l'Antechrist et la ruine de l'Eglise. On admire dans ce livre des perles de savoir, comme cette affirmation que Disraeli a été premier ministre d'Angleterre durant quarante années, et que la Grande-Bretagne dépense tous les ans des sommes énormes pour soudoyer en France l'esprit de discorde. Il n'y a pas à faire attention à de pareilles histoires.

Un facteur plus important du mouvement qui nous occupe, c'est la *Civiltà Cattolica*, le principal organe des Jésuites. Cette revue italienne a fait le plus grand tort aux intérêts premiers de la religion par l'étroitesse et l'intolérance de ses jugements. Sa bigoterie, politique et théologique, ses méthodes truculentes de controverse, son irritation contre toute forme de liberté et de progrès ont contribué plus que quoi que ce soit à aliéner à l'Eglise l'élément intellectuel de l'Europe. Ce fut la *Civiltà Cattolica* qui, mieux qu'aucun autre journal du continent, rendit possible la plus retentissante supercherie du dix-neuvième siècle. Il peut être nécessaire de rappeler aux lecteurs américains que, il y a quelques années, Léo Taxil, un pseudo-converti au catholicisme fit, sur la Franc-Maçonnerie, des révélations si absurdes que seulement une crédulité et un fanatisme enragés purent s'y laisser prendre. Une fabuleuse jeune femme, nommée Diana Vaughan, était l'héroïne de cette invention :

Initiée aux secrets de la maçonnerie dès l'âge le plus tendre et ayant eu plusieurs entrevues avec le diable lui-même à Charlestown, dans la Caroline du Sud, elle était admirablement qualifiée pour dévoiler le mystère d'une organisation vouée à l'adoration

de la majesté satanique. Trois ans durant, dans une série d'articles qui sentaient leur théologien, la *Civiltà Cattolica* popularisa les révélations de Léo Taxil et proclama sa confiance en Diana Vaughan, que de braves gens, type Delassus, mentionnaient quotidiennement aux intentions de leurs messes. Même quand Diana eut annoncé qu'elle avait été mariée avec le diable, qu'elle l'avait trouvé beau et bien fait, la *Civiltà Cattolica* tint ferme dans sa crédulité. Les révélations de Diana Vaughan restaient pour la docte revue « des publications précieuses que rien n'égalait en exactitude et utilité. »

De ceci, on peut facilement conclure combien la feuille des Jésuites était préparée à jouer un rôle dans l'affaire de l'Américanisme. Les personnes qui croyaient que le diable était apparu régulièrement, à Charlestown, avec ses cornes, sa queue, tout son appareil, et que cette délicieuse cité du Sud était « le souverain centre du culte de Satan » étaient bien disposées à se convaincre facilement que l'Amérique elle-même était le siège de quelque grotesque hérésie.

La *Civiltà Cattolica* a toujours été l'ennemie de la démocratie et des institutions démocratiques, par conséquent de l'Amérique et des principes qu'elle représente. Il y a seulement quelques années, elle publiait un long article, intitulé la « Scuola dei Equivoci » et expliquait à l'Amérique avec force enthymèmes d'un lourd maniement que la véritable idée de la démocratie présente une contradiction dans les termes ; et finalement elle ridiculisait la loyauté des catholiques américains envers le drapeau étoilé.

Le fanatisme et l'américophobie, que nous avons vus à l'œuvre en France et en Italie, existe aussi au Canada. Dans les mains de M. Jules P. Tardivel, la « Vérité » de Québec rivalise avec la « Vérité » de Paris en bigoterie et en amertume. A M. J. Tardivel appartient le privilège unique d'avoir démontré que Diana Vaughan était une créature en chair et en os. En un temps où tout le monde savait que Diana Vaughan n'avait d'existence que dans l'imagination de Léo Taxil, quand chaque homme de

jugement s'étonnait de l'extraordinaire crédulité et du fanatisme de tant de catholiques, M. Tardivel assumait le « rôle » de détective et fit le guet à l'hôtel Mirabeau, rue de la Paix, à Paris. Pour empêcher toute déception, il prit avec lui un ami et un fonctionnaire du tribunal civil de Paris. Un contrôle du registre permit de reconnaître que Diana Vaughan avait séjourné toute une semaine à l'hôtel et qu'elle avait mangé et bu comme tout le monde. M. Tardivel dressa immédiatement un procès-verbal, qui, dûment signé et scellé, devait convaincre l'univers que Diana Vaughan n'était pas une fable. Depuis les trois années passées, à la suite de cette visite à l'hôtel Mirabeau, M. Tardivel a peu changé. L'américanisme est sa nouvelle Diana Vaughan. Le titre de son livre récemment paru et qui renferme toute sa contribution à la littérature américaniste est : « La situation religieuse aux Etats-Unis ».

Le principal titre de M. Tardivel à ce « rôle » de polémiste est, comme pour ses alliés, la haine des Etats-Unis. Le gouvernement de l'Amérique, nous dit-il, est édifié sur un principe subversif (p. 129). Elle est la fille aînée de la franc-maçonnerie (p. 130) et son peuple est athée, en dépit des proclamations du président, établissant le « Thanksgiving day » (p. 131). Le blasphème et les autres violations des commandements de Dieu sont protégés par la loi (p. 133). Même la langue anglaise, quelque peu modernisée, c'est-à-dire corrompue, qu'on parle aux Etats-Unis, sert de véhicule au matérialisme, car c'est en anglais que s'élève de tout ce vaste territoire le concert blasphématoire en l'honneur du veau d'or, l'idole du peuple américain (pp. 217 et 218). Les écoles publiques engendrent le crime et nourrissent l'ignorance (p. 71). Bien plus « les écoles publiques sont une machine d'enfer » (p. 162). Nulle part, on ne trouve de plus fervents adeptes de ce monde maudit par le Christ, qu'aux Etats-Unis (p. 141).

Le livre tout entier n'est qu'une calomnie, stupide et basse, de l'Amérique. Quand on lit cela, on en vient à se demander pourquoi toutes ces gens qui « découvrirent » l'américanisme et crièrent ensuite

pour demander sa condamnation, sont, sans exception des détracteurs de l'Amérique ?

L'homme qui a le plus récemment parlé dans cette affaire est Mgr Péchenard. Il vient d'apporter son témoignage à l' « heureuse disposition d'esprit » dont ses compatriotes ont fait preuve au sujet de l'Américanisme. Comme on pouvait s'y attendre d'un homme dans sa position, ses sympathies vont à ceux qu'on nomme *réfractaires*, et qui ne pourront qu'applaudir au genre d'orthodoxie dont fait preuve l'article publié par lui dans cette Revue. Ce qu'il y a de certain, c'est que, maintenant plus que jamais, les amis véritables de l'Université Catholique de Paris regretteront la perte de Mgr d'Hulst, prédécesseur du recteur actuel : jamais il n'aurait souffert que ce grand centre de science en vînt à servir d'allié à ceux qui essaient de ternir le beau nom de l'Église d'Amérique.

A cette liste, il faut encore ajouter les noms de trois autres personnages moins inconnus du grand public : le Cardinal Mazella, le Cardinal Satolli et le Rév. David Fleming.

Le Cardinal Mazella, un jésuite napolitain, a consacré sa vie, depuis son accession au Sacré Collège, à l'avancement des intérêts de son Ordre. Il est le grand homme de la *Civiltà Cattolica* et le pouvoir exécutif de sa politique (1).

Le Cardinal Satolli est bien connu en Amérique, comme le premier délégué Apostolique aux États-Unis. Ce fut durant son séjour à Washington qu'il s'immisça, d'une manière inacceptable, dans les affaires de l'Université Catholique, tournant son influence contre les membres américains de cette faculté en faveur de l'élément étranger, qui avait alors pour meneurs les professeurs Schræder et Periès. Entre temps, il obtenait du Pape la lettre qui demandait la démission de l'évêque Keane. Depuis son retour à Rome, il a conservé une attitude systé-

(1) Le cardinal Mazella, est mort depuis la publication de cet article. — *Note du traducteur.*

matiquement hostile à l'Amérique et à tout ce qui est américain.

Le Père Fleming est un moine franciscain qui fut l'ami et le collaborateur du Dr. S^t-Georges Mivart. Autrefois, il était très considéré à Rome pour sa rare largeur d'esprit. Récemment cependant, pour obéir à un édit de son Ordre, il est devenu dans l'Église le champion des vues réactionnaires et par son zèle il a rapidement expié ses escapades théologiques des années passées.

Voilà les trois hommes qui machinèrent la condamnation de l'Américanisme. Ils prirent à leur compte les thèses de M. Maignen et les introduisirent devant la Curie Romaine, pour être examinées.

Tels sont les hommes à qui revient la part principale dans la genèse de l'Américanisme, — ceux qui ont essayé d'attacher la tare de l'hérésie au nom des catholiques des États-Unis. Ils sont les représentants-types d'une école composite, qui est une menace perpétuelle pour la paix de l'Église. Ils exècrent l'Amérique avec une rage aveugle qui nous semblerait incroyable si nous n'en avions les preuves sous les yeux ; et cette haine de l'Amérique n'est qu'une expression de la haine que leur inspire la démocratie. Ils sont les alliés ecclésiastiques des réactionnaires politiques du vieux monde, de ceux qui voudraient extirper de l'Europe jusqu'au dernier vestige des institutions démocratiques, — les courtiers en théologie de ceux qui sont restés attachés en leur noble folie aux causes perdues et aux régimes de l'ancien temps. Leur haine des institutions républicaines est si peu raisonnée que M. Maignen, la pensée dirigeante du groupe, résista ouvertement au Pape, lorsque celui-ci invita les catholiques de France au ralliement. La conduite de M. Maignen, dans cette circonstance, était si bien celle d'un révolté que Mgr Ferrata, le nonce à Paris, lui ferma les portes de l'ambassade (1). C'est ainsi que chez

(1) M. Maignen, alors aumônier d'un cercle catholique d'ouvriers de Montparnasse, écrivit contre le comte A. de Mun, coupable de *ralliement*, une lettre tellement insolente que le cardinal-archevêque de Paris crut devoir le révoquer de sa

les Grands Inquisiteurs attachés à la poursuite de l'Église Américaine, la haine de la démocratie passe bien avant leur amour du Pape. Ils voulurent tomber le Père Hecker, comme coupable de la faute irrémissible de croire que l'avenir appartient à la démocratie, et que la démocratie saura comprendre et aimer l'Église. C'est pour cela même que le Père Hecker et ceux qui pensent de même doivent à tout prix être déclarés hérétiques, — l'hérésie étant toujours le plus court et le plus facile moyen à employer pour couler un homme.

Le résultat de cette agitation, instaurée par de tels personnages, fut de mettre sur la scène du monde tout un corps de doctrines, complètement en désaccord avec les principes élémentaires du Catholicisme et qui eussent été nuisibles à la religion, si on les avait pratiqués. La fureur causée en France et en Italie par l'Américanisme devint telle (1) que, dans l'intérêt de la foi, le Souverain Pontife fut obligé de prendre connaissance des doctrines réunies sous ce nom et de les condamner où qu'elles pussent se trouver. C'est ce qu'il déclara dans le fameux document adressé au cardinal Gibbons.

Cette lettre, saluée par les ennemis de l'Amérique

fonction. C'est même le seul trait par où M. Maignen se soit jamais signalé à l'attention publique avant de devenir, comme il l'est depuis trois ans, le pourfendeur attitré des hérésies fantômes. — *Note du traducteur.*

(1) On voit que l'auteur de cet article s'est exagéré, comme on l'a fait aussi en Angleterre, le rôle de la presse catholique de France dans toute cette affaire. En dehors de la *Vérité* et des *Études Religieuses* des Pères Jésuites, à Paris, et en dehors du *Courrier de Bruxelles*, presque aucun organe de langue française n'a pris le parti de M. Maignen. Ce remarquable polémiste a même eu le don de réunir contre lui les deux célèbres adversaires que sont l'*Univers* et le *Correspondant* : tous deux ont mieux aimé se laisser tenter des procès par lui que d'accepter, sans y être contraints, ses réponses à leurs blâmes, et de se faire, même en apparence, les complices de sa détestable campagne. On sait, d'autre part, que la *Quinzaine* avait publié l'Introduction de Mgr Ireland à la *Vie du Père Hecker*, et la *Revue du Clergé Français*, la Préface de l'abbé Félix Klein. En somme les sympathies de la presse catholique d'Europe sont, à de ridicules exceptions près, toujours restées du côté de l'Église d'Amérique. — *Note du traducteur.*

comme un triomphe, est en réalité la seule page brillante de l'histoire de l'Américanisme. En la lisant, nous sentons immédiatement que nous passons d'une misérable querelle à la présence auguste de l'un des grands Pontifes de l'Eglise. Chaque ligne de ce document exprime le respect pour l'Eglise d'Amérique ; et aucun de ses membres, qu'il soit évêque, prêtre ou laïque, n'est censuré ou condamné. « Certaines opinions, se rapportant aux méthodes de la vie chrétienne, qui sont quelque fois comprises sous le nom d'américanisme et qui ont été mises en cause, (par des personnes non désignées), sont erronées, dangereuses et à répudier. » Telle est le résumé essentiel de la décision de Léon XIII. Et non seulement le Pape se garde soigneusement d'imputer ces erreurs aux catholiques d'Amérique, mais même il déclare qu'il ne croit pas qu'elles soient soutenues par eux. « Si vraiment par ce mot d'Américanisme on désigne les qualités d'esprit qui distinguent ce peuple, comme d'autres distinguent d'autres peuples, et aussi loin que cette expression désigne la constitution de votre pays et ses lois, il n'y a assurément pas pour nous la plus petite raison de penser qu'il faille le rejeter. Mais si on en use, non seulement pour décrire mais encore pour justifier les erreurs dont nous avons déjà parlé, qui peut douter que nos vénérables frères, les évêques de l'Amérique ne soient les premiers à les repousser et à les condamner, comme une injure à eux-mêmes et à tout leur peuple ? (1) »

Les désaveux que le Pape prévoyait, vinrent rapidement de toute la hiérarchie d'Amérique. La presse annonça peu à peu que cinq archevêques et leurs suffragants, représentant quelques-uns des sièges les plus illustres, s'ils condamnaient ce que le Pape

(1) On n'a pas accordé à ces lignes de la lettre de Léon XIII, l'attention qu'elles méritent. Elles permettraient de soutenir que le Pape ne croyait pas lui-même à l'existence *réelle* des erreurs qu'il jugeait à propos de condamner à l'état de théories, quelle qu'en fût, du reste, l'origine. Quoi qu'il en soit, le document pontifical a pu rappeler des vérités utiles, mais n'a atteint aucune personne. — *Note du traducteur.*

condamne, défendaient respectueusement l'Eglise d'Amérique de l'imputation d'hérésie. L'Américanisme, écrivaient-ils, comme synonyme d'erreurs doctrinales, était inconnu en leur pays. Ces prélats étaient le cardinal Gibbons, de Baltimore; l'archevêque Williams, de Boston; l'archevêque Ireland, de St-Paul; l'archevêque Riordan, de San Francisco, et l'archevêque Kain, de St-Louis. Il faut leur joindre l'archevêque Ryan de Philadelphie et ses suffragants qui informèrent Sa Sainteté, que parmi les âmes commises à leurs soins, à peine en trouverait-on qui défendissent les erreurs si justement condamnées. De Chicago et de Dubuque, aucune réponse ne vint; les archevêques de ces provinces étaient malades. L'archidiocèse de Santa-Fé était vacant. Les archevêques de Portland, de Cincinnati et de la Nouvelle-Orléans ne répondirent guère à la lettre Pontificale, que par un respectueux accusé de réception. Des quatorze archevêchés d'Amérique, deux seulement signalèrent la présence du mal, ceux de Milwaukee et de New-York. La lettre de Milwaukee représentait l'opinion de quatre évêques Allemands; et bien que les amis de ces bons prélats essaient de justifier leur attitude en disant qu'aucun d'entre eux n'avait jamais lu *La Vie du Père Hecker*, il est bon de se rappeler que le Milwaukee est la terre favorite du Cahenslyisme (1), c'est-à-dire une patrie naturellement hostile à l'influence de toutes les idées américaines. Quant à cette petite Allemagne d'Amérique, plus soigneusement fermée que celle de New-York, on a de bonnes raisons de croire que, s'il n'y avait pas eu autrefois de sérieux froissements entre le diocèse de Milwaukee et ceux de Baltimore et de St-Paul, l'archevêque Corrigan n'aurait pas si spontanément flairé l'odeur

(1) Cahensly est le nom du principal signataire du *Mémoire* qui fut envoyé à Rome, il y a une dizaine d'années, pour demander que les catholiques Allemands des États-Unis fussent gouvernés par des évêques de leur langue. Conformément aux vœux de l'épiscopat américain, le Saint-Siège repoussa ce projet et maintint la politique d'assimilation. — Voir sur ce sujet un article du V^{te} de Meaux, dans le *Correspondant* du 25 avril 1892.

d'hérésie. Ceci est rendu plus probable par ce fait que *La Vie du Père Hecker* porte actuellement encore l'imprimatur de Mgr Corrigan lui-même. Du reste, ce n'est un secret pour personne, aujourd'hui, que la lettre envoyée par Sa Grandeur de New-York à Rome, au nom de ses suffragants, ne représente pas les vues de tous les évêques dont elle porte la signature (1).

Et ici, il nous faut appeler l'attention sur un exemple lumineux de la mauvaise foi des ennemis de l'Amérique. La *Civiltà Cattolica* et les autres journaux qui prennent le ton auprès de la feuille jésuite, publièrent seulement les deux lettres qui signalaient la présence en Amérique de cette hérésie, ainsi que celles où la courtoisie faisait simplement accuser réception de la lettre de Rome ; mais avec soin ils excluaient de leurs colonnes les lettres des archevêques qui protestaient que les thèses condamnées étaient inconnues en Amérique. La *Civiltà Cattolica*, qui semble seule avoir eu connaissance des réponses envoyées par tout l'Épiscopat, a caché au public les lettres sur l'Américanisme qui venaient de cinq des principaux centres du catholicisme américain. Jamais même elle n'a fait allusion à la réponse envoyée par le cardinal Gibbons, celui qui avait reçu nominativement, le document pontifical (2). Et tandis qu'elle supprime la déposition d'évêques dont les noms auraient été de poids dans le jugement du monde entier, et dont le témoignage aurait suffi à laver l'Église américaine du soupçon d'hérésie ; tandis qu'elle semble vouloir ignorer l'unanimité avec laquelle la presse catholique du Nou-

(1) Deux d'entre eux, qui avaient refusé d'y adhérer avant d'en prendre connaissance, eurent un jour la surprise de la trouver dans les journaux revêtue de leurs signatures. — *Note du traducteur.*

(2) Le sens de cette lettre est maintenant connu en dépit des habiletés de la *Civiltà*, et c'est l'abbé Maignen en personne qui a écrit lui-même avec naïveté, dans la *Vérité Française* du 26 avril 1900 : « Si la réponse du cardinal Gibbons n'a pas été publiée, c'est qu'elle ne pouvait pas l'être.... Nous tenons de bonne source que le Saint-Père a pris des mesures pour que cette lettre ne puisse parvenir à la connaissance du public. » — *Note du traducteur.*

veau-Monde repousse cette erreur (cette protestation fut si spontanée et si universelle que les évêques du Milwaukee élevèrent contre les journalistes catholiques du pays, l'accusation de Jansénisme): la *Civiltà* continue en effet avec ses satellites à crier de Rome et des principaux centres Européens que les erreurs condamnées par le Saint-Père trouvent un refuge actuellement, en Amérique (1)

(1) C'est là ce qui a pu faire croire et dire de bonne foi à Mgr Péchenard que les évêques d'Amérique avaient reconnu eux-mêmes la culpabilité de leur Église. Son affirmation a été relevée dans la presse catholique d'Angleterre et des États-Unis en des termes plutôt vifs. Le *Catholic Times*, qui paraît à Londres et à Liverpool, et qui est le plus répandu des journaux religieux de langue anglaise, s'étant exprimé avec assez de modération, nous le citerons de préférence (n° du 12 avril 1900) :

« Mgr Péchenard entre évidemment dans les vues fausses de MM. Delassus, Maignen, Périès et Cie. Evidemment aussi il prête à des hommes comme le cardinal Gibbons, les archevêques Ireland et Keane, le P. Elliot et l'abbé Klein, les erreurs que leur ont attribuées leurs adversaires, et qui consisteraient à nier, avec l'excellence de la vie religieuse et la supériorité des vertus surnaturelles, la nécessité d'une autorité extérieure dans l'Église.

» Il y a là des choses qui peuvent passer pour une opinion personnelle de l'auteur, mais il est une de ses assertions qui demande à être réfutée : Mgr Péchenard donne à entendre qu'en réponse à la lettre du Pape au cardinal Gibbons sur les erreurs du soi-disant américanisme, l'épiscopat d'Amérique dans son ensemble s'est reconnu coupable.

» La vérité est que, tout en exprimant la plus complète soumission et déférence envers le Saint-Siège, pas un des prélats, pas une des personnes accusées par les écrivains continentaux n'a admis le moindre degré de culpabilité. Ce que le Saint-Siège a condamné, ils l'ont condamné; mais jamais ils n'ont avoué être en faute.

» On a encore présentes à l'esprit les vigoureuses déclarations par lesquelles Mgr Ireland, en cette circonstance, répudia, soit pour lui-même, soit pour ceux qui dépendaient de lui, toute espèce de participation aux erreurs condamnées.

» La répudiation du cardinal Gibbons a encore plus de portée, Son Eminence pouvant être regardée comme l'organe de tous les catholiques américains, lorsque, dans sa lettre au Pape, elle affirme que les erreurs condamnées par Sa Sainteté n'ont été professées en Amérique ni par des évêques, ni par des prêtres, ni par des laïcs.

» La position prise par l'abbé Félix Klein, éditeur de la traduction française de la *Vie du Père Hecker*, fut exactement la même. Il se garda d'admettre qu'il avait pris part aux doctrines condamnées et précisa le sens de son attitude de par-

Mgr Péchenard, lui aussi, maintient que les Catholiques américains sont coupables, d'abord « d'un certain relâchement en matière de dogmes » ; secondement « d'une tendance séparatiste à l'égard de l'autorité centrale ecclésiastique » ; et enfin « de diminuer les pratiques du Christianisme et particulièrement de la vie religieuse. »

Ce sont là de graves accusations, mais il est à remarquer qu'il n'en établit aucune sur un exemple quelconque. Il ne cite ni un livre ni un discours pour appuyer cette imputation que les Catholiques américains en prennent à leur aise avec les enseignements de l'Église. Il ne fait même pas mention d'un seul cas qui pourrait indiquer au moins « cette tendance séparatiste » de l'Amérique à l'égard de Rome. Et c'est un des compatriotes universitaires de Mgr Péchenard, M. Brunetière, — un homme dont l'opinion est indiscutée dans les deux mondes, — qui écrivait récemment de l'Église Américaine : « Il n'est pas d'Église qui adhère à Rome avec une fidélité plus absolue, ni un pays où l'on tienne plus strictement compte de ses observations. » L'Épiscopat Américain, ceci a été constaté, à toujours évité les extrêmes ; ses membres n'ont jamais eu à faire pénitence de Gallicanisme, et jamais ils ne se sont donné le ridicule de croire à Diana Vaughan.

Pour ce qui concerne la troisième accusation portée par Mgr Péchenard, elle se comprendrait si un seul exemple pouvait être donné de cette allégation « qu'ils diminuent les pratiques de la vie chrétienne. » Si Mgr Péchenard veut dire que l'on manque en Amérique de certaines dévotions que le *Propagateur de St-Joseph* offrait, il y a quelques années, aux intelligences de France, — dévotions qui ne laissent pas de provoquer l'ironie — il y a évidemment alors place à la critique. Mais, s'il entend avancer que les Catholiques Américains font fi, en quelque façon que ce soit, des dévotions essentielles du Catholicisme, approuvées par l'Église, cette accusation a juste la

faite soumission au Saint-Siège dans le passage de sa lettre au Pape où il déclarait réprover les erreurs condamnées, *s'il y était tombé sans le vouloir ni le savoir* ». — *Note du traducteur.*

portée des autres. La piété des catholiques Américains est, comme leur orthodoxie, au dessus de tout soupçon. Mais ni cette piété ni cette orthodoxie ne les empêcheront de protester à la face du monde contre les insultes dont on charge leur Église.

Mgr Péchenard nous affirme que l'Américanisme est mort en France. La lettre du Pape aura donc été un événement plus important pour ce pays que pour l'Amérique. L'archevêque de Paris a écrit à ce sujet une lettre pastorale, dont la valeur est atténuée par cette assertion lamentable que certains catholiques d'Amérique veulent substituer les vertus naturelles aux surnaturelles. De même les évêques de Nancy, d'Annecy et de Beauvais mirent le plus grand zèle à faire circuler le document dans leur clergé. C'est un soulagement, en vérité, de savoir que ces prélats ont réussi à étrangler dans leurs diocèses l'Américanisme. Aux Etats-Unis, si l'on fait exception pour New-York et Milwaukee, la lettre papale a été accueillie avec un calme imperturbable et qui a étonné les Européens. Cette nonchalance avec laquelle la condamnation fut reçue en Amérique a produit dans le vieux monde quelque désappointement parmi les chasseurs d'hérésie. Mgr Péchenard attire à ce sujet l'attention sur le fait que, durant son dernier séjour en France, l'archevêque Ireland ne discuta nulle part la question de l'Américanisme ; et il devine dans ce silence un aveu de culpabilité. Mgr Péchenard devrait savoir que le prélat attaqué par lui passe pour un homme pratique et qu'il a peu d'admiration pour les héros mythologiques du Whalala qui emploient leurs journées à pourfendre des ombres. Ceux qui ont lu le récit, fort exact, des félicitations qu'il reçut à Rome du Souverain Pontife et des principaux cardinaux, pour avoir compris comme il le fallait la lettre du Pape, trouveront peut-être une raison plus simple au silence dédaigneux de l'archevêque de St-Paul.

C'est en Europe que l'Américanisme est né et qu'il est enseveli. En Amérique, il a été ignoré jusqu'à sa condamnation. En Europe, dans l'avenir, l'hérésie défunte sera sans doute prise au sérieux,

comme le Gallicanisme et le Jansénisme. En Amérique, elle n'est déjà plus qu'un souvenir, sauf peut-être pour les quelques délicats, qui s'intéressent aux fables du genre Diana Vaughan (1).

J. ST-CLAIR ETHERIDGE,
(TRADUIT PAR GEORGES GRAPPE.)

(1) En Europe également l'assimilation est faite, pour tous les gens sensés, entre l'histoire de l'américanisme et celle de Diana Vaughan. La seule différence est que Léo Taxil n'a jamais cru un mot de ses grotesques inventions, tandis que quelques-uns des anti-américanistes (non pas tous, certainement, mais au moins le chanoine Delassus et peut-être l'abbé Maignen) ont absolument l'air d'ajouter foi à ce qu'ils racontent. Nous ne nions, certes, pas que l'Église des États-Unis soit appelée à exercer une grande influence sur les destinées du catholicisme. Mais ni ce qu'on peut attendre d'elle ni le bien qu'elle a fait déjà ne ressemble, pour un seul trait, aux caricatures qu'essaient d'en tracer ses aveugles ennemis.
— *Note du traducteur.*





Un anthropologue syndic de la faillite du christianisme.

Il est certes agréable de lire un livre savant, original, verveux, spirituel, juste sur bien des points — et tel est bien celui de M. Vacher de Lapouge, *L'Aryen, son rôle social* — mais on n'en regrette que d'avantage de le trouver, sur certains autres points, injuste.

Je fais allusion à son jugement sur le christianisme dont il déclare la faillite. Puisque les savants (et quels piètres savants parfois) ont si tonitrûment protesté contre la « banqueroute de la science » de M. Brunetière, nous pouvons bien, nous autres, examiner les attendus de l'autre « syndic », car ce n'est pas nous qui déposons notre bilan.

« Depuis quinze cents ans, le christianisme n'a pas empêché l'évolution sociale et politique de s'accomplir dans un sens plutôt contraire à ses principes » (p. 507). Vraiment ! En ce cas comment M. de Lapouge explique-t-il : 1^o) que chez les Aryens purs (anglo-celtes et germano-scandinaves) « la vie religieuse se mêle d'une façon si intime à la vie sociale, comme chez nous au moyen-âge, que nous restons béants devant la prodigieuse richesse de la littérature religieuse anglo-saxonne et la puissance intellectuelle de ceux qui la produisent » (p. 383) ? 2^o) que chez les non-aryens (français, belges, suisses, allemands du sud, etc.) la philosophie égalitaire et démocratique pour laquelle il n'a pas assez de mépris repose juste sur la même base que le christianisme ? L'évolution ne s'est donc pas faite dans un sens si contraire que cela !

Poursuivons : trois choses (qui n'existent plus, paraît-il), tenaient le christianisme en crédit dans l'esprit des masses :

1^o) La nécessité d'une explication des origines. Ici, nous dit-on, l'évolutionnisme a tué la Genèse. Mais comment alors explique-t-on que certains évolutionnistes, surtout les anglais, et parmi eux Dar-

win, se soient appuyés sur la Genèse et que tant de savants catholiques admettent la science dans ce qu'elle a de plus hardi (ce sont des abbés qui ont inventé l'homme tertiaire que M. de Lapouge n'admet pas encore) ? Ne serait-ce pas que la « question des origines » est une de ces questions métaphysiques qui par nature même sont en dehors de la science ? Mais alors il n'y a pas de faillite de la métaphysique religieuse, pas plus qu'il ne peut d'ailleurs y avoir de faillite de l'art ou de l'amour.

2^o) La nécessité de maintenir la morale. Toute morale, nous dit-on, est arbitraire. Celle du christianisme est archi-mauvaise, parce qu'elle sacrifie la société à l'individu. Elle s'écroule, le christianisme tombe avec.

Il est d'abord surprenant de voir l'individualisme tourné en reproche par le champion, j'allais dire le chantre de l'énergie personnelle, cette qualité caractéristique des Aryens. C'est qu'au fond la morale chrétienne que repousse M. Vacher de Lapouge est sa morale sexuelle et charitable. Il blâme le célibat, ce qui peut se soutenir, loue la polygamie (p. 389), et l'esclavage (p. 359) et demande le célibat obligatoire pour certains, celui des ennuqués (p. 509). En fait de morale arbitraire en voici une qui ne laisse rien à désirer.

3^o) La nécessité des consolations dans les malheurs et dans le mort. Ici M. de Lapouge reconnaît que c'est une perte sèche : « La grande consolation s'en va. » S'il croit que nous accepterons ses compensations, la probabilité (20 contre 1 au moins) de naître esclave, et celle (12 contre 1 en France) de passer par le coupeur de chats !

Et pourquoi nous infligerait-on ce qui désespérerait si justement telle connaissance de Candide : *Al che sciagura d'essere....!* Parce que nous sommes en majorité de méprisables brachycéphales, des « crânes ronds » et que les anglo-américains sont des « crânes-ovales ! » Car je pense bien qu'au fond de l'âme M. de Lapouge va jusque là, et que la castration qu'il ne demande que pour les dégénérés, il finirait bien, au nom de la science, par l'étendre aux malgénérés, à ceux dont le crâne donne (la largeur décuplée, divisée par la longueur) 83 centimètres comme chez nous ou 84 chez les allemands

du sud, au lieu de 79 chez les allemands du nord et 78 chez les *english-speaking*.

Laissons cela, et disons le bien à l'actif de M. de Lapouge. D'abord il a eu le mérite, concurremment avec M. Gustave Le Bon et quelques autres de rendre à la notion de race toute son importance. Il y a eu et il y aura toujours des blancs, des jaunes et des nègres. Et vouloir donner le suffrage universel à des « topazes » de Pondichéry sera aussi stupide que d'introduire des « chocolats » dans la magistrature, même et surtout coloniale. Parmi les blancs aussi il y aura des sous-races, des iraniens et des touraniens, des aryens et des sémites ; M. de Lapouge, il est vrai, trouve ces termes veillis, et ne jure que par dolicho et par brachy, mais je ne désespère pas de le voir élargir son point de vue.

Celui-ci était d'abord si exclusif, dans ses *Sélections sociales*, que les quelques centimètres de plus ou de moins de l'indice céphalique prenaient le pas même sur la couleur de la peau. Il n'en est plus ainsi dans *l'Aryen* et M. de Lapouge y reconnaît (p. 352) à propos des nègres très crânes-ovales, que ce n'est pas la dolichocéphalie seule qui fait la supériorité de la race. Un autre cas aurait dû lui donner à réfléchir : le juif, dont il ne nie pas l'individualisation ethnique, a l'indice du milieu où il vit, tantôt brachy, tantôt dolicho. Alors que reste-t-il ? que dans un milieu donné et homogène, le dolicho est supérieur au brachy, qu'il habite les villes, est porté à l'émigration, cultive les sciences plus que les lettres ? C'est possible. Encore faut-il se rappeler que l'intellectuel est en général plus brachy que la moyenne (il est vrai qu'alors on le dénomme faux brachy, *curycéphale*). Et le fait qu'on ne voit pas à priori pourquoi des crânes étroits seraient si supérieurs à des crânes larges ! De même faut-il noter que les mesures qu'on a prises jusqu'ici ne portent, malgré le zèle des anthroposociologues, que sur des quantités infinitésimales, et qu'elles seront toujours infirmées par l'absence des mesures sur telles civilisations passées, les antiques notamment où l'on brûlait les morts ; on a bien la ressource de dire que la Grèce et Rome ont du leur splendeur à des dolichoïdes disparus, mais affirmer n'est pas prouver.

Il est d'ailleurs possible qu'il y ait du vrai dans la relation de la civilisation d'un peuple avec son signalement ostéologique, mais l'indice céphalique n'est qu'un détail dans ce signalement. On aurait autant et plus de chances de vérité de s'attacher à la forme même de la boîte crânienne, ou à la physionomie du nez, ou du menton, ou du front, ou des lèvres. Qu'importe qu'on soit dolicho si on a un de ces crânes à chignon difforme et à toit aplati comme certains nains ? Le front n'est-il pas aussi à considérer, et un brachy à front harmonieux ne vaut-il pas un dolicho à front gibbeux ? Et le nez ! le nez si important qu'en Hindoustan le rang social d'un homme est, suivant Risley, en raison inverse de la largeur de son nez ; le nez qui a fait dire : Dieu oublie, l'homme pardonne, le nez reste ! le nez qui « parle » autrement au physionomiste que le crâne si vulgairement, si grossièrement mesuré au compas d'épaisseur par nos anthroposociologues. Et l'oreille ! Et l'œil ! Et la bouche ! Et tout le reste ! Je gage qu'un savant viendra qui substituera à l'indice céphalique d'aujourd'hui l'indice maxillaire inférieur et qui bâtira toute son ethnique sur le menton, et il n'aura pas si tort !

Autre mérite de M. de Lapouge, celui de dire d'après mais saines vérités politico-sociales. S'il a eu tort (j'ai dit pourquoi) de parler de faillite du christianisme, il a eu raison (et je renvoie à son livre) de parler de faillite de la Révolution et de faillite de la politique politicienne. Il est aussi dur que Gustave Le Bon pour le grotesque carnaval de notre parlementarisme, de notre camorra démoc-soc. Ici nous sommes tout à fait de son avis. Où nous l'abandonnons, c'est quand il prévoit, vision curieuse, l'alliance future des démoc-socs et des cléricaux contre les évolutionnistes. La psychologie des prêtres-phobes d'aujourd'hui, dit-il, est celle des inquisiteurs d'autrefois. Cela est possible mais je ne sache pas que l'une et l'autre diffèrent de celle de certains savants à la fois inquisiteurs et antichrétiens. Je vois plus nettement une autre division des hommes : d'un côté tous les lunatiques de méchanceté consciente ou inconsciente, et qui veulent supprimer « les autres », les hérétiques, par le bûcher, les aristocrates par la guillotine, ou les brachycéphales

par l'enfoncement délicat dans le testicule d'une aiguille Pravaz produisant la sclérose de l'épididyme (p. 506) ; de l'autre côté les braves gens, que leur indice céphalique soit de 78 ou de 83, peu importe, qui ne mettent pas leurs conjectures à si haut prix que d'en faire bouillir les hommes tout vifs, et qui attendent le bien social non pas de la seringue Pravaz, mais de l'effort psychique continu, universel, vers un idéal moral, qui pour être « arbitraire » n'en est pas moins haut, saint et noble. C'est la méthode qui a réussi aux Anglo-Américains d'aujourd'hui, comme aux Français-Italiens de naguère, comme aux Grecs-Romains d'autrefois. *On Heroes* de Carlyle est un meilleur évangile que l'*Aryen* de M. de Lapouge. Et s'il faut absolument un savant « de la partie », nous nous abriterons derrière M. de Gobineau, dont M. de Lapouge reconnaît la maîtrise et qui, lui, fut, sans rougir, un bon catholique tout en étant un anthroposociologue génial.

HENRI MAZEL.





Sur René Bazin

L'homme de la terre est nanti d'une royauté que n'a pas l'homme de la cité. Il est le roi d'une vie animale ou végétale dont il limite et dirige l'effort selon sa volonté. Dans son labeur, aucun demain ne ressemblera à hier ; le genre de travail suit l'évolution de la saison ; et c'est une curiosité incessante que d'offrir sa force à la coopération d'une œuvre qui varie avec le jour. L'amour du paysan pour la terre est un amour compréhensible et vivant, parce qu'il embrasse une chose animée dont il est le maître de la part de Dieu : c'est un amour de chair à chair.

Plus et mieux que tous les autres romanciers de notre heure, René Bazin est le peintre de cet amour.

Je ne veux voir dans son œuvre, diverse et toute remarquable, que trois volumes : les *Contes de Bonne Perrette*, les *Noellets*, et *la Terre qui meurt*. Il a rapporté d'Italie des visions de plaines coupées de rizières, et des croquis de palais Renaissance endormis dans leur aristocratique dédain. D'ailleurs, il l'a vue en sociologue aussi bien qu'en poète et telles de ses pages, grâce à la légèreté de la phrase, ont été mieux remarquées que d'indigestes relations. Il a décrit en curieux l'Espagne de soleil et de passion. Mais ces livres — en dehors de la personnalité manifeste de l'auteur — pourraient bien être nés de la collaboration d'un Baedeker qui serait un peu savant et peu pressé, et d'un Théophile Gautier qui aurait été professeur.....

Nous avons pour lieu d'origine
Bouillé-Ménard et Nyoiseau,
Nos aïeux étaient, j'imagine,
Gens de charrue et de fuseau...

Ces vers que René Bazin signa, voici bientôt vingt ans, délimitent son pays et sa race. Il est né aux Marches d'Anjou et de Vendée, pays de collines

et d'étangs, en lesquels, il n'y a guère longtemps encore, les berlines des nobles étaient remorquées par des bœufs. Les paysans furent les compagnons d'armes des marquis durant la grande guerre de 1793. Parmi eux l'esprit de nouveauté est accueilli avec défiance. Ils vivent dans l'orgueil de leurs souvenirs; et ces souvenirs-là ne sont pas sans exercer une visible influence sur leurs pensées et leurs actions, à notre heure. Les enfants ne veulent point interrompre la chaîne d'or de leurs ancêtres. C'est au-dessous de la Bretagne de mélancolie et de mort que s'étend la Vendée de silence et d'amour. L'auteur y a vécu ses heures d'enfance dont il a distillé le miel dans *les Contes de Bonne Perrette*. O la délicieuse figure féminine que celle de cette vieille, fanée, ridée, usée au service de plusieurs maîtres, et qui donne au tard de sa vie, son amour à quelqu'un qui la rend malheureuse ! Une seule page lui est consacrée, mais son allure, sa peine, son geste, sa pensée, son sourire même d'âme simple, illuminent le livre Elle y conte des mièvreries absurdes, mais si touchantes ! Son œil innocemment observateur démêle une foule de sentiments ténus en ceux qui vécurent avec elle. Elle semble une de ces maîtresses de maison à cheveux blancs, d'ancien régime, qui conte avec une voix au timbre de faux argent des remembrances de vieil amour. Car elle les fréquenta ces douairières dont elle possède la subtile naïveté. Entre autres récits, ceux en lesquels entrent en scène de vieux prêtres, sont les émaux du livre : C'est l'abbé Sigournais dont l'unique préoccupation est de trouver, de gré ou de force, une plante inconnue en botanique, qu'il pourra baptiser : *la sigournette*. Or voici la grande guerre. Un paysan l'insulte durant qu'il porte le Saint-Sacrement au travers de son champ de pois en fleur. A son retour il trouve le manant à genoux, qui lui demande pardon. En récompense au repentir, Dieu envoie un miracle, car à la récolte, tous les fruits portent sur leur écorce blanche un Saint-Sacrement nimbé de feux. Le souci du prêtre est résolu ; son nom vivra dans la botanique paysanne.

Je passe ces contes, car, en somme, ce livre est une distraction de dillettante, un tableau brossé durant les instants de loisir, de tous les souvenirs fuyants, qui illuminèrent l'aube humaine. Œuvre insignifiante, dira-t-on, ou sans portée du moins, quand de plus graves préoccupations attendent les penseurs. Je me trompe. Les penseurs superbement faux, et les prophètes de néant qui pullulent ont broyé la pensée populaire ; ils sont les sténographes des déchéances. Ce livre, dédié aux enfants, ne sera pas un vain écrit s'il contribue à féconder en eux la semence de poésie qui donne à l'âme une jeunesse éternelle. L'idéalisation de l'enfance parfume la vie.

Le roman de René Bazin, qui a pour titre *De toute son âme*, est un livre où fourmillent des notations psychologiques remarquables et de très belles pages descriptives. Cependant il n'a point été salué selon son mérite : cela tient à diverses causes dont la principale peut-être est que l'on n'attendait pas de son auteur le développement d'une thèse sociale se déroulant dans les hontes intimes d'une cité. C'est une étroitesse d'esprit — qui fait malheureusement loi parfois — que de ne vouloir admirer un écrivain que dans les cadres que l'on aime. L'auteur qui ne s'astreint pas à des généralités et veut donner à son œuvre un caractère d'universalité n'en tient pas compte, parce qu'il l'ignore. Le public exclusif même pour ses préférés, devrait permettre et surtout comprendre les divergences de vues et d'études quand le même lien moral les coordonne.

Le livre de *Les Noëlle*, qui parut vers 1891, est écrit pour la glorification de l'amour de la terre natale. Les paysans qui s'y meuvent ne sont ni les mi-sauvages des vaudevillistes, ni les utopistes raisonneurs de George Sand : ils sont l'antithèse aussi des brutes de Camille Lemonnier. Ce sont des types que l'on n'a même jamais croisés dans les plus lointaines lectures que l'on se remémore. Ils ont un caractère spécial, fait d'entêtement, d'amour et de passion. D'ailleurs la chouannerie épique a montré les lignes de leur caractère. Je me souviens d'un dessin de Charles Milcendeau représentant un

fumeur vendéen. Glabre et placide, les bras croisés, il regarde la terre au-devant de lui. Peut-être songe-t-il? La vision de ce fumeur m'a hanté durant la lecture des Noëlle, car il est, à mon sens, la synthèse des caractères du roman. Ils semblent figés dans un entêtement de mépris ou de désir ; ils sont tous muets et calmes. Leur placidité extérieure est pareille à quelque horizon lointain que rien ne trouble. La souffrance et l'amour semblent être les seules raisons d'être de leur vie. Le héros, Pierre Noëlle, porte sa souffrance et sa passion hautaines malgré toutes les forces morales et les sains amours ligés contre lui. Mais, dès que le but entrevu s'écroule, sa volonté s'anéantit comme un bloc de glace au soleil. Entêtement dans le labeur et dans la chute, voici le principal trait du caractère vendéen pétri de bronze et d'argile.

Peu ou même pas de cris, à part cette invocation, aux funérailles de Jacques : « *O pères, o Celtes blonds, vous emportiez ainsi vos morts, suspendus à une branche de bois jusqu'au tertre vert où ils devaient reposer ! Vous longiez ainsi les sentiers en troupe lamentable. Les cris des femmes, les voiles dont elles se couvraient, les têtes hardies et rudes, les longs cheveux des hommes, ces natures primitives aux sensations violentes que le plaisir et le deuil fond tout entières : rien n'avait changé... Vous étiez là dans vos fils, dans vos filles et jusque dans les choses. Vos os étaient mêlés à la poussière qu'ils foulaient. Votre sang devenu sève emplissait les épis. Il y avait dans les pervenches ouvertes au bord des fossés un peu du regard bleu de vos vierges. Il y avait un regard aussi dans les gouttes transparentes qui pendaient au bout des rameaux. Des frissons de vent passaient comme des voix qui n'ont plus de mots mais qui pleurent encore. »*

Le silence qui pèse sur les campagnes lointaines étreint l'action. L'impression de l'immuabilité de la terre et des hommes au fond des solitudes, donne un air de farouche grandeur à ces pages

René Bazin ne peut être comparé à aucun des écrivains de notre époque. Son œuvre a l'originalité d'un sol vierge. C'est la nature qui triomphe, telle

que nul encore n'a essayé de nous décrire, parce qu'elle est profondément véritable. Son catholicisme n'est pas celui du prosélyte. Il éclate à chaque page ; il est mêlé à la poussière des morts et aux actes des vivants. Il imprègne chaque récit d'un azur impalpable et fécond.

Par la forme, il possède de lointaines affinités avec Pierre Loti. Mais dans les romans de ce dernier la féerie du décor annihile la marche du conte. Durant la lecture, la pensée se porte involontairement vers quelque pauvre qui serait vêtue d'or. René Bazin ne trace des visions de paysages qu'en décor aux scènes qu'il peint. La vie et le changement des harmonies naturelles s'y modulent au rythme des journées. De tous ses livres, la *Terre qui meurt* est celui dont les saisons règlent le mieux la cadence intérieure. L'action y est nulle. Chaque année apporte une hottée de détails et c'est tout. Mais les détails en sont si savoureux et si vrais.

La figure dominante du livre, celle de Toussaint Lamineau, dont l'obsédante préoccupation est de voir la ferme qu'il habite, gouvernée après lui par un homme portant son nom, est merveilleuse. Une âme dont la religion est revêtue de mysticisme et de paganisme de Celte, est son âme. Mais, lentement, comme des fruits tarés se détachent avant l'heure de l'arbre qui les nourrit, ses enfants le quittent en sorte qu'il ne reste plus auprès de lui que l'aîné de ses fils, infirme, et sa dernière fille. Mais dans un crispement de jalousie l'infirmes meurt un soir d'hiver sur les marais. Voici les pulsations de son agonie :
« Des oiseaux de plus en plus nombreux se levèrent au frôlement des roseaux. C'était l'époque de leur passage... ils revenaient en bandes invisibles qui viraient de bord au-dessus de la yole et rebondissaient dans les volutes glacées de la brume. A chaque fois l'infirmes frémissait Il continua de frapper les talus, au hasard, du bout de sa perche qui ne savait plus où elle touchait. Et tout à coup dans une eau libre, dans un pré inondé où elle avait pénétré par une dépression des levées la yole n'avança plus. Les yeux s'agrandirent d'épouvante. L'infirmes sentit que la mort montait de ses jambes à son

cerveau. Il se redressa et appela dans la nuit d'une voix formidable : Félicité ? Père ?

Puis le corps oscilla un moment, la main commença un signe de croix et l'homme s'abattit, la bouche encore ouverte le long des planches de la yole !...»

Ce sera un enfant de campagnes peu fortunées, au cœur intact et fidèle qui viendra diriger la maison qu'abandonnèrent les renégats.

La vaste séduction de ce roman sans intrigue est dans le style et les caractères. René Bazin est un profond réaliste. Il a noté toutes les rumeurs qui montent confusément de la terre. Il a dit la tristesse des paysages d'hiver et la solennité presque mystique des semailles. Dans les après-midi des dimanches, il a suivi les fermiers qui visitaient leurs terres et désignaient aux valets les prairies à abattre et les vieilles vignes à défoncer. Il s'est mêlé à eux ; il a vécu dans l'ambiance de leurs vertus, de leur amour et de leurs défauts... Son livre est fait de toutes ces choses. Il a aimé les champs en paysan et en artiste. Il a des couleurs qui sont siennes pour traduire ses impressions sur les choses les plus humbles. Voici :

« Autour de lui ses choux formaient un carré immense, houles pesantes et superbes, dont la couleur était faite de tous les verts, de tous les bleus, de tous les violets ensemble et des reflets que multipliait le soleil déclinant Il étendait la main et les feuilles, avec un bruit de verre brisé, cassaient au ras des troncs de choux et s'amoncelaient sous la voûte obscure que formaient les sillons. Il était plongé dans cette ombre d'où montait l'haleine moite de la terre, perdu au milieu de ces larges palmes veloutées, toutes molles de chaleur que soutenaient des nervures striées de pourpre. » ou encore : *« Les feux des maisons de Sallertaine avaient de nombre, comme les grains d'une grappe de raisin picorée. »*

Parfois la phrase s'élargit et s'ouvre comme un souffle poétique dans la réalité :

« Quelques nuages glissaient vers l'occident, arrière-garde d'une nappe plus étendue qui s'enfonçait au-dessous de l'horizon. Ils formaient des îles transparentes que séparaient des abîmes d'un bleu profond et plein d'étoiles. Le vent les poussait vers les côtes prochaines. »

Avec la lenteur d'un vaisseau chargé, il emportait vers la mer vivante le baiser de la vie terrestre le parfum et le tressaillement des végétations, les graines envolées, les germes mêlés de poussière qui tombaient ça et là en pluie mystérieuse, le cri d'innombrables bêtes qui n'ont guère d'autre témoin que lui et qui chantent dans les forêts de l'herbe. Un contentement passait, une marée tranquille et féconde qui allait rejoindre l'autre, et courir sur elle, et répandre dans les solitudes du large l'odeur des moissons de France. »

René Bazin est un psychologue très subtil. Quelques critiques, à propos des figures de *Toute son âme*, ont dit que sa psychologie n'était pas faite de finesse mais de divination. C'est possible ! Mais quel est celui qui délimitera les pouvoirs respectifs de ces deux choses. La finesse la plus aiguë peut sembler de la divination, et la divination n'est souvent qu'une finesse infiniment accentuée.

Les plus minutieuses analyses sont souvent vêtues de l'ampleur des paysages familiers ; elles ont toujours une atmosphère. Ainsi :

« ... fière comme celles qui luttent pour leur amour, marchant de son pas relevé, elle descendait la première vers les ormeaux de la métairie, et ses yeux grands ouverts dans le crépuscule, ses yeux où personne ne pouvait lire, effleurant les choses, n'en regardant aucune, s'emplissaient de tendresses perdues.

A l'encontre de plusieurs romanciers qui cherchent à relever le présent par les exemples du passé, et délaient un peu d'histoire dans beaucoup de fantaisie, René Bazin, pour faire œuvre sociale en même temps que littéraire, a décrit la déchéance de la terre. L'idée dominante est celle-ci : Les lignées que la civilisation outrancière a conquises et perverties seront régénérées par ceux que la solitude a conservés. Comme *les Noëlet*, mais avec plus de pénétration encore, *la Terre qui meurt* est un livre du présent dont le dénouement se perd dans l'avenir. La Vendée d'ailleurs est une province éminemment propice à pareille étude. Quelques parcelles ont cédé au courant moderne ; d'autres y céderont. Le laboureur de demain sera savant, mais quelles vertus lui



LES BÉNÉFICES D'UN VOYAGE

Cyr. Van Overbergh: — *Dans le Levant. — En Grèce et en Turquie.* — Directeur général de l'enseignement supérieur en Belgique, l'auteur est le right man pour traiter ce sujet. De plus il a accompli son voyage dans les conditions voulues pour étudier les entreprises d'enseignement; en effet, il a pris passage à bord du bateau que le gouvernement français frète tous les ans pour les voyages savants en ces pays. — Et, dans ces grandes croisières d'études, tout est à souhait pour instruire; maîtres diserts et conférenciers des grands instituts vous font à qui mieux mieux les honneurs des plages, des musées et des ruines; ils sont les évocateurs de vive voix.

Chaque jour, les livres et les bibliothèques du bord sont un complément technique par le dernier mot de l'érudition classique, archéologique et philologique; et ces grimoires sont rendus accessibles et lisibles par des initiateurs. Oh quels initiateurs! Leur nationalité française est le gage d'une courtoisie tout exquise d'obligeance polie et dont la distinction n'est atteignable par aucune autre nation. Et ainsi, cette vie de France d'aujourd'hui est la meilleure visiteuse des vies mortes des temps historiques.

*
**

Le livre au demeurant est très intéressant, l'auteur sait nous montrer le théorie de Taine sur les milieux, la race. En nous les présentant sous forme de conversation, il leur donne une compréhensibilité plus obvie.

Les vrais voyages ne sont que cela: une leçon d'humanité parce qu'une immense leçon de vie.

Il est bien certain néanmoins que tous les voyages quelconques ne sont pas vie intense ni classique enseignement, comme aussi tous les mauvais élèves qui six ans traînent sur les bancs de sixième en rhétorique ne sont pas pour cela devenus hommes ni meilleurs hommes.

Il y a humanités bonnes, médiocres et nulles, il y a aussi médiocres, intéressants et ineptes voyages.

Le livre de voyage dont je vous relate l'apparition, préconise la valeur enseignante du voyage à trois vies par une tournée à trois villes?

L'auteur le dit dans sa préface « en moins de trois semaines faire un admirable voyage dans le pays des Périclès, des Constantin et des Osmanlis; voir trois civilisations: Athènes, Byzance, Stamboul... et tout cela avec des savants de premier ordre pour guides, et d'authentiques membres de l'Institut de France, n'est-ce pas de haut et bon enseignement? »

Et, si les voyages sont comme les classes d'humanités, quel est le bon livre d'un voyage, sinon celui qui visite les terres des vieux paganismes classiques ; c'est aussi ici un livre qui donne le désir de visiter le classique Levant.

Voici parlé avec admiration du climat de Delphes et du temple d'Apollon. Olympie a la tête de bronze de Jupiter et surtout de l'Hermès, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres. Tantôt c'est Mycène, le trésor d'Atrée et la civilisation Mycénique. Puis Athènes, l'Acropole, le Parthénon et l'Erechtheion, les deux monuments les plus parfaits de forme et le musée d'Athènes. — Mais, ami lecteur, je vois que je m'amuse à te copier la table de ce que tu liras aussi bien que moi.

Le mont Athos est tout couvert de couvents des différentes sectes.

Troie n'a rien de remarquable.

Constantinople garde l'admiration entière pour St^e Sophie.

On se demande pourquoi nous connaissons si peu ce Levant expérimental — il y a certes les difficultés de communication, mais aussi beaucoup plus, le dégoût pour ce que le grec des études du collège, laisse de souvenirs.

Il semble, en lisant l'ouvrage de M. Van Overbergh, qu'en employant cette méthode de traduction vivante du passé, on arriverait à rendre l'étude du grec plus facile, plus rapide. On pourrait commenter, ce semble, la littérature grecque, par l'histoire de la civilisation grecque, de l'architecture et surtout de la sculpture.

..

Dans le chapitre VI, il est parlé de l'école française d'Athènes. Il est regrettable que l'on n'ait pas envoyé depuis 1847 des Belges à cette école, comme le gouvernement français l'a toujours offert. Si on voyait les résultats brillants que cette école a produits en France, les hommes remarquables qui y ont passé, (je cite certes Renan, Taine, About et bien d'autres), on comprendrait que la Belgique perd une occasion unique de mettre en évidence des jeunes gens belges, qui ont des dispositions remarquables pour l'histoire, la philologie, l'architecture, la peinture et la sculpture. L'école française d'Athènes est recrutée d'hommes sortant de Normale, ayant hérité de leurs mattres le goût et le culte des arts. Pour ces étudiants d'élite, je crois que cette société et ce milieu évocateur de la Grèce, en une pleine maturité de civilisation, aurait la plus heureuse influence sur les talents remarquables que la nature ne marchande pas à nos compatriotes.

..

L'Allemagne également a une école à Athènes ; tous les ans, au printemps, il s'y organise des excursions qui durent un mois ; on y admet les amateurs de toute nationalité. Cela

permet aux professeurs, qui y sont engagés par les gymnases d'Allemagne, de se faire une idée nette et précise du pays grec, de l'art dans toutes ses évolutions. Cette pratique rendra les leçons des humanités moins arides et plus intéressantes ; il y a, il est vrai, à cela un inconvénient, c'est que les explications de ces cours sont données en allemand et que peu de professeurs d'athénée entendent suffisamment cette langue. Quoiqu'il en soit, cet obstacle n'est guère insurmontable.

On le voit, la conclusion de cet article est identique à son début. Partis de l'idée de vivifier le classique des humanités, nous nous retrouvons au même thème aux derniers mots de notre page, c'est que ce voyage dans le Levant, tel qu'il est préconisé par M. Van Overbergh, n'est pas seulement un bon moyen de refaire en mieux nos humanités, c'est aussi pour nos professeurs de collège le moyen souverain de faire ensuite meilleures et plus comprises les humanités. Mener à bien l'exécution de ce projet national serait d'une belle initiative et, disons-le, d'une gloire méritoire.

Le cabinet catholique qui nous gouverne donnerait une preuve nouvelle de son courage en protégeant les entreprises scientifiques alors même qu'elles ont pour objet l'étude des civilisations patennes.

ABBÉ ARMAND THIÉRY.



Lettres d'un *citoyen du monde*

Voici la première de ces lettres que je dédie à vos heures de désœuvrement.

Il me plairait que vous les lussiez au sortir de la sieste, dans le défaillant réveil où l'on joue à colin-maillard avec les rêves qui nous moquent. Lorsque vos yeux erreront distraitemment à travers ces pages, peut-être alors vous apporteront-elles l'illusion d'en saisir quelqu'un qui, s'enfuyant, s'y serait comme glissé.

Mais je préférerais que ces lignes vous fussent la petite douche tiède, dispensatrice des frissons précurseurs d'énergie et que mon léger badinage vous devint un aimable prétexte à des réflexions sans frivolité. Ce seront ici, des sollicitations insidieuses à l'activité de votre propre esprit, une provocation à achever, selon qu'il vous plaira, de libres et fragmentaires croquis. Ainsi, vous serez l'auteur véritable de ces lettres ; ce n'est qu'en vous qu'elles prendront leur plénitude. Je confesse simplement cette arrière-pensée socratique. Dès lors, il importera peu que j'aie ici tort ou raison, que j'y sois paradoxal ou doctrinaire, inconsistant ou systématique. Et la ressource vous restera toujours de substituer à des divagations tendancieuses la lecture des *Mille et Une Nuits* ou celle de la *Revue des Deux Mondes*.



Vous avez, j'imagine, quelques idées définitives touchant notre *Exposition universelle*. L'Exposition, c'est d'abord un coup de poing sur l'œil. J'admire indiciblement les visiteurs d'âme assez ferme pour rester encore eux-mêmes, pour savoir élire au milieu des foules, l'objet propice à leur admiration. N'est-ce pas pourtant ainsi qu'il faut le voir, dans l'atmosphère trépidante qui lui communique le frisson de la vie ? Car qu'y a-t-il de plus désolé que ces galeries, où s'entassent les œuvres de l'homme, lorsque les hommes en sont absents. Ne trouvez-vous pas que tout y prend un air d'absurdité et d'ennui ? Et alors, je suis la foule. Je suis, donc je ne pense pas. Cette grande leçon de choses m'est une distraction de choses, et je crois que c'est le lot commun. Avez-vous vu la maison à l'envers ?

Paris, au surplus, s'exalte maintenant comme s'il avait douté de son succès. M. Charpentier venait pourtant de prophétiser son triomphe avec *Louise*. Nous connaissions déjà le répétiteur de droit, inventeur d'une admirable mnémotechnie, où des mélodies familières modernisaient les articles du code civil. M. Charpentier, lui, a mis en musique la philosophie d'Émile Zola. Rappelez-vous Saccard, du haut de la Butte Montmartre, entonnant son hymne à Paris et marchant à sa conquête. Tout le thème de *Louise* est là.

Paris c'est la gloire, c'est la fortune, c'est l'amour, c'est le plaisir. Place à la volupté et vive la joie !

Voilà qui contredit un peu à l'hymne au travail préférée officiellement par notre ministre du commerce. Et il est bien vrai que si le talent de M. Charpentier est très opportun, son esprit paraît quelque peu attardé et son bagage matérialiste plutôt défraîchi. Pourtant la « rue de Paris » est plus fréquentée que la galerie des machines ; les conversations s'alimentent davantage de souvenirs de l'*Andalousie* ou de la *Feria* que d'impressions empruntées aux « Fils et tissus » et le *Palais de l'Optique*, où l'on voit la lune, balance péniblement la concurrence de Pepe.

Toutes les distractions que Paris offre à ses hôtes ne sont heureusement pas pour alarmer. Il s'est donné le spectacle d'un roi acclamé dans la rue, et d'une séance au Palais-Bourbon où les députés sont restés parlementaires, tels des collégiens silencieux en la présence de M. l'inspecteur. Ce sont là des événements. L'Académie française, aussi, s'est ouverte aux étrangers et le rogue M. Brunetière s'est lénifié pour recevoir M. Paul Hervieu. Quelle joute oratoire que celle où, devant cette chambrée cosmopolite, Pailleron s'est vu égalé à Molière, le *Monde où l'on s'ennuie* classé au-dessus des *Précieuses ridicules* et, par réciprocité, M. Hervieu proclamé restaurateur de la tragédie ! Voilà encore qui est notable. Relisez ces discours substantiels et sans ironie. Ils vous seront une bonne matière à rajeunir vos notions. On ne saurait trop réviser l'histoire littéraire et il serait injuste de ne point rechercher si quelque Alphonse Allais n'affaiblit pas la notoriété séculaire du *Médecin malgré lui*.

Pendant ce temps, les Célestes, chez qui sans doute on a introduit la *Libre Parole*, proclament la *Chine aux Chinois* et pointent contre les « diables étrangers » les mausers et les maxim's qu'ils doivent à la civilisation occidentale. Situation paradoxale mais qui pourrait nous permettre de rédiger avec exactitude une définition du bon nationalisme. Pas plus que l'anticléricalisme ce n'est un article d'exportation. Vérité au delà de la Mer Jaune, erreur en deçà. Il est assez piquant que l'action internationale rallie aujourd'hui contre la ligue des patriotes chinois les plus véhéments détracteurs du cosmopolitisme, et qu'on voie les fils des géants de 1793, émancipateurs de peuples, mettre leur sceau au bas d'un nouveau manifeste de Brunswick pendant que les républiques boers agonisent parmi les témoignages d'une sympathie stérile.

L'histoire — ce musée des erreurs — est pleine de telles contradictions. Ne concluons donc rien contre notre temps. Ou si les palinodies nous attristent trop, folstoïsons, faisons comme Yves Berthou ; retournons à la terre nourricière, faisons nous une âme égale comme la plaine ingénue, comme la vallée agreste où l'air plus fluide met sa paix silencieuse.

Et pourtant la terre aussi ment au laboureur !

RAOUL NARSY.

Par l'entremise des librairies ou contre envoi de timbres, valeurs ou mandat aux

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES

25, rue des Chevaliers

PARIS

44, avenue du Maine

on peut se procurer les :

Éditions du Spectateur Catholique

Le Spectateur Catholique :

- N^{os} 1 à 24 : le numéro de 50 pages illustrées 1 fr.
Tomes I, II, III, IV : le tome de 300 pages illustrées 5 fr.
La collection complète tirée sur papier de Hollande van
Gelder 40 fr.



Le Spectateur Catholique : CONSTITUTION. 1 broch. 1 fr.



Raymond Lulle : LE LIVRE DE L'AMI ET DE L'AIMÉ, traduit pour
la première fois du catalan en français par M. Marius André et
orné par lui par d'une préface et de notes. 1 vol. eucologue 2 fr.
tirage sur papier de Hollande Van Gelder. 4 fr.

Poëta incertus medii aevi : PSALLITE CHRISTO, page typogr. gothique
sur papier de Hollande 1 fr.

Sanctus Severus (*apocr.*) : DE GRADIBUS ECCLESIAE, page typogr. go-
thique sur papier de Hollande. 1 fr.



Abbé Paul Halfants : LA DIDACHÈ DES DOUZE APOTRES. 1 broch. 1 fr.

J. St-Clair Etheridge (trad. Georges Grappe) : LA GENÈSE DE L'«AMÉ-
RICANISME». 1 broch. 1 fr.



J. Swisser : LE CHRIST EST VENU DANS SON ORDRE DE GRAN-
DEUR. 1 broch. 1 fr.

Multatuli : LA SAINTE VIERGE, traduit du néerlandais par M. Em.
Henri van Heurck. 1 broch. avec frontispice de M. Max Elskamp. 1 fr.

F. Montagnon : UN PAUVRE NOËL, 1 broch. avec estampe de
M. Fr.-M. Melchers 1 fr.

Olivier-Georges Destrée : TROIS POÈMES : SAINTE DOROTHÉE DE CAPPA-
DOCE, SAINTE ROSE DE VITERBE, SAINT JEAN GUALBERT, précédés
d'une estampe de Sir Edw. Burne-Jones. 1 broch. 2 fr.



Thomas Braun : LE LIVRE DES BÉNÉDICTIONS, illustré par M. Henri
Braun. 1 plaquette. (1^{re} édition) (épuisé)

Victor Kinon : CHANSONS DU PETIT PÈLERIN A NOTRE-DAME
DE MONTAIGU. (1^{re} édition). 1 plaquette sur papier de Hollande,
brochée dans la bannière originale de pèlerinage 3 fr.
(2^e édition). 1 plaquette à couverture ornée par M. Max Elskamp. 1 fr.

- Adrien Mithouard : TRIPTYQUE. page détriplée 1 fr.
 Louis Denise : TIERCES-RIMES POUR LA VIERGE MARIE. page
 signée par l'auteur 1 fr.
 Georges Rodenbach : VILLES MORTES. épreuves broch. 1 fr.



- Adrien Mithouard : UN PASCALIEN : ERNEST HELLO. 1 broch. . . 1 fr.
 tirage sur papier de Hollande 2 fr.
 Adrien Mithouard : PAUL VERLAINE OU LE SCRUPULE DE LA
 BEAUTÉ. 1 plaquette sur papier de Hollande avec trois dessins de
 M. Maurice Denis et des ornements de M. Maurice Verneuil . . . 2 fr.
 Edmond de Bruijn : RÉFLEXIONS SUR M. HUYSMANS. 1 broch. . . 1 fr.
 tirage sur papier de Hollande. (épuisé)
 Victor Kinon : MAX ELSKAMP ET LA POÉSIE DE FLANDRE.
 1 broch. 1 fr.
 Raoul Narsy : MONSEIGNEUR D'HULST. 1 broch. 1 fr.



- Isidore Maus : LES CRIMINELS DANS L'ART ET LA LITTÉRA-
 TURE. 1 broch. 1 fr.
 Hélène de Golesco : L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION DE LA
 FEMME. 1 broch. 1 fr.



- Max Elskamp et Ernst Deltenre : NOËL, rimé et illustré par le premier et
 mis en musique par le second. 1 broch. 2 fr.
 tirage sur papier de Hollande 3 fr.



- Max Elskamp : AFFICHETTE du SPECTATEVR, gravée sur bois et
 tirée en deux couleurs, soit vert et violet, soit orange et bleu. 1 feuille 2 fr.
 quelques ex. parafés et poinçonnés par l'auteur 5 fr.
 Maurice Denis : Illustration pour le CH. LI du 3^e LIVRE DE L'IMITA-
 TION jointe au texte (photograv. sur cuivre). tirage teinté sur paille,
 signé par l'auteur 2 fr.
 tirage teinté sur gris-bleu, signé par l'auteur. 3 fr.
 Gaston Prunier : CALVAIRE, gravure sur bois 1 fr.
 signée par l'auteur et placée sous portefeuille 3 fr.
 : LE RENIEMENT DE PIERRE, gravure sur bois . . 1 fr.
 placée sous portefeuille 2 fr.

(Les amateurs pourront sur demande choisir ou faire tirer des épreuves diverses
 d'estampes ou suites de MM. Émile Bernard, Charles Doudelet, Max Els-
 kamp, Franz-M. Melchers, etc.)

TIRÉ POUR
 "LE SPECTATEVR
 CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES
 DE J.-E. BUSCHMANN
 A ANVERS

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.